

FACES &

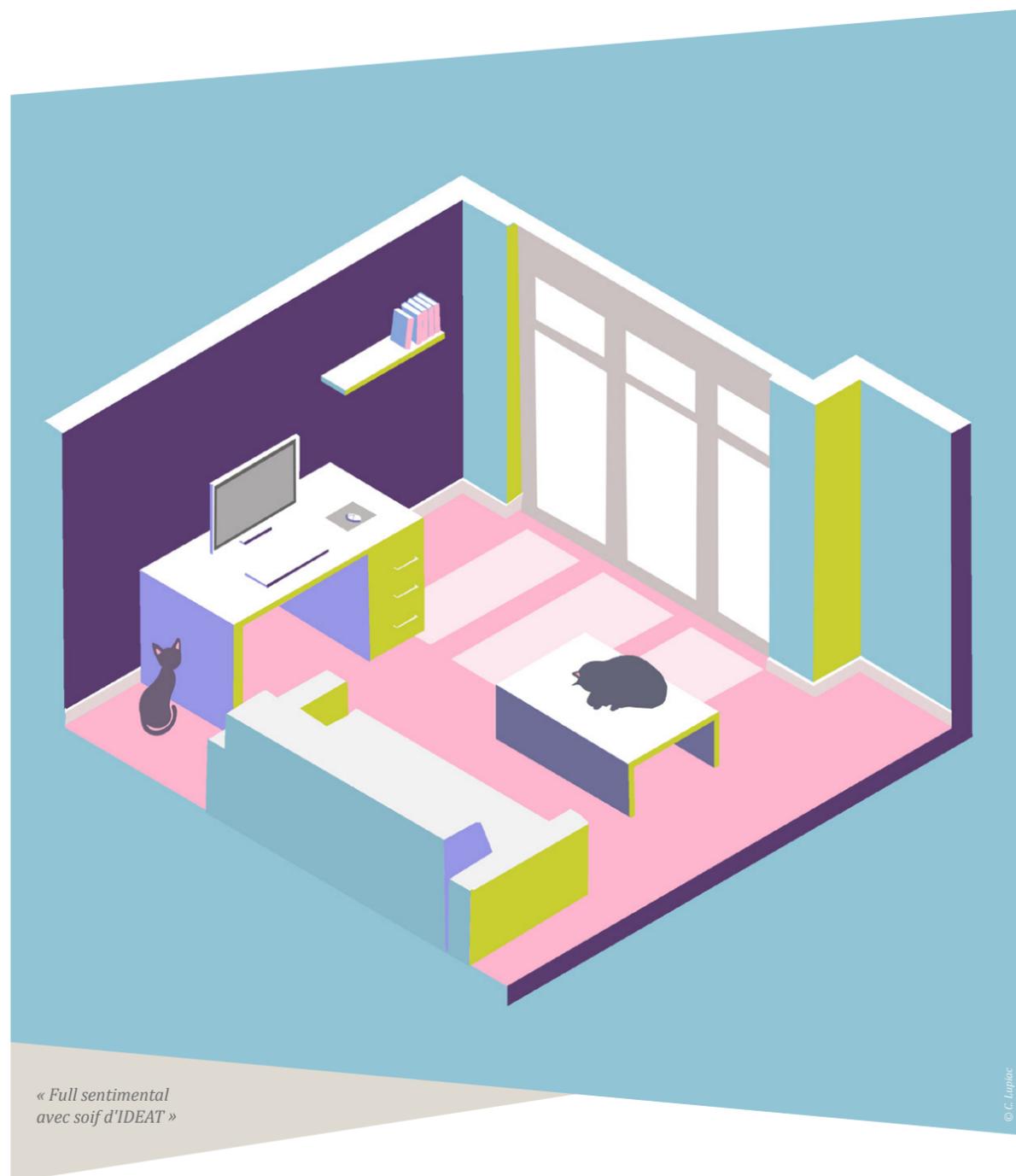
AUTOMNE 2015

#12



DOSSIER DU CÔTÉ DE CHEZ-SOI

ALTERNATIVES | PORTFOLIO | ÉVASIONS | ART | MUSIQUE | BD



ÉDITO

Il était une fois l'Home

Tout commence avec des cartons. Ceux-là mêmes se muent en bostons d'invitation. Big Bang Boogie Wonderland Theory. La belle éclosion. Un douillet cocon. À un. Ou deux. À trois, peut-être quatre et parfois plus encore. Avec ou sans animal de compagnie. Avec ou sans chausson Titi. Pendaïon de crémaillère. Buffet froid et repos chauds. La chaleur s'invite, spontanée. C'est la méthode couette. Carré blanc pour joues rosées. Large sourire. Dolce Vita. « *Embrassez qui vous voulez* ». Les perspectives s'ouvrent alors. « *C'est le temps qui court* », la famille grandit. Home sweet home aussi. Le carton devient faire-part. Avec le temps, nous habitons comme nous vivons. Tout court. Avec nos hauteurs sous plafond. Nos largeurs d'édredons. Nos parfums d'ambiance. Avec ou sans vie-à-vie pour des vues « *côté cœur, côté jardin* ». Le chez-soi marque alors chaque étape de sa propre existence. Jusqu'au moment idyllique du chez nous. « *C'est à la fin du jour être deux à trouver le temps trop court tant mieux* ». Et parfois du retour au rez-de-chez-soi. Des cartons encore. Peu importe les finalités du chez-soi. Qu'il soit intime, ouvert, travailleur, il révèle toujours un part de soi. Que vous soyez vintage made in formica ou industriel en mode loft storage, l'avenir de l'home passe par la prise de sens. Full sentimental avec soif d'IDEAT. Alors oui ! Le chez-soi devient un enjeu idéal, économique, mercantile, commercial, philosophique et même politique. Quand il se crispe, il favorise le chacun chez-lui. Plus de valises en cartons. Finis les papiers légers. « *Tout juste un carré de poussière, Un matelas jeté par terre, au-dessus... Inch'allah* ». Place à la boîte aux stéréotypes et aux peurs ancestrales. Pandore dresse des murs encartés autour de bruns emballages. Naphtaline Moranesque pour mites à carton. « *Mais puisqu'on est lourd, lourd d'amour et de poésie* », l'art se vêt de chez-soi. Il se décline alors en chez-moi au cœur de l'intimité de chacun. Delphine Gleize, notre invitée en tribune libre, livre, en confidence, son « *intime zone de combat* ». Le chez-soi ne se matérialise pas. Il s'anime, universel, telles les photographies de David de Rueda. Il devient alors prompt au voyage, à la découverte de l'autre. Des cartes. Des territoires. Une continue envie d'apprendre. C'est alors que... Tout recommence avec des cartons.

Cyril Jouison

SOMMAIRE



6 L'ÉQUIPE
8 EN BREF
9 L'AGENDA



10 ALTERNATIVES
10 PODEMOS OU LE
RETOUR DU PEUPLE
12 LE POLYAMOUR
13 LA FIN DE LA PRATIQUE
DU STOP ?

14 PORTFOLIO #1
THIERRY LACROIX



22 BO'S ART

ROUGE : « C'EST LA GUERRE ENTRE LES
VALEURS ET LA COURSE AUX CHIMÈRES »



26 TRIBUNE

DELPHINE GLEIZE
INTIME ZONE DE COMBAT



28 DOSSIER : MADE IN HOME

28 DU CÔTÉ DE CHEZ-SOI
34 CHEZ-SOI COMME UNE DEUXIÈME PEAU
36 POURSUIVRE LE CHEZ MOI
PENSER L'HUMANITÉ EN MOUVEMENT
38 INVITER LA POLITIQUE POUR
S'INVITER EN POLITIQUE

39 HOME SWEET WORK !
40 VIENS CHEZ MOI,
J'HABITE UNE JUNGLE EN
PLASTIQUE



42 ÉVASIONS

CARNET DE VOYAGE :
7 JOURS À VENISE



50 PORTFOLIO #2
DAVID DE RUEDA



58 MUSIQUE

59 EMIXION #12
64 RAP : MUSIQUE D'INTELLO ?



66 NOUVELLE
NOUVEAU DÉPART



70 BD

HERAKLES, EDOUARD COUR



74 ACTU EN DESSIN
PAR NONO

75 CUISINE

CURRY VERT DE LÉGUMES
D'HIVER, COMME UN
RAGOÛT VENU DE L'EST



76 ON TRIPPE...



FACES B

Membre fondateur :

Caroline Simon

Directeur de la rédaction :

Cyril Jouison

Rédacteur en chef :

Nicolas Chabrier

Maquette et illustrations :

Claire Lupiac

Marion Ollivier

Photographies :

Anthony Rojo

Rubriques Art et Portfolio :

Cyril Jouison

Rubrique Musique :

Anne Dumasdelage

Rubrique Alternatives :

Véronique Zorzetto

Rubrique Evasions :

Nicolas Chabrier

En bref, Agenda et Tribune :

Nicolas Chabrier

Rubrique BD :

Olivier Foissard

L'actu en dessins

Eleonore Ampuy alias NONO

Cuisine :

Véronique Magniant

Secrétaires de rédaction :

Blandine Grandchamp

Blandine Chateauneuf

Responsable multimédia :

Martin Debray

Ont également collaboré à ce numéro :

Les Beaux Bo's

Fabrice Berrahil

Annabelle & Sophie Denis

Nicolas Deshais-Fernandez

Irina Dobre

Timotheé Duverger

Ninou Etienne

Yann Maël Gallot

Delphine Gleize

Maxime Gravier

Joseph Incardona

Thierry Lacroix

Lucie Llorens

David de Rueda

ISSN 2260-6084

WWW.FACESB.FR

Suivez-nous sur notre page Facebook :

www.facebook.com/FACESB.lemag

et sur Twitter : @FacesBmag

Vous souhaitez proposer vos contributions, réagir à un article, manifester votre enthousiasme ou votre stupeur, vous avez des suggestions pour améliorer ce magazine, vous souhaitez nous adresser un communiqué de presse, écrivez-nous : courrier@facesb.fr

La reproduction, même partielle, des articles, textes, photos et illustrations parus dans FACES B est interdite sans autorisation écrite préalable de la rédaction. La rédaction n'est pas responsable des textes et images publiés qui engagent la seule responsabilité de leur auteur. Les marques qui sont citées dans certains textes le sont à titre d'information, sans but publicitaire. Ce magazine ne peut être vendu.

L'ÉQUIPE

CYRIL JOUISON

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION



Et soudain... le chez-moi change de soi. Soyeux. Joyeux. Alors le chez-soi change de moi. L'intimité apaisée rend la vie claire comme une main tendue vers un ciel plus bleu. Un soleil plus tournesol encore. Le chez-moi se mue en chez-soi pour accueillir de nouveaux émois.

www.cyriljouison.com

LE FURET

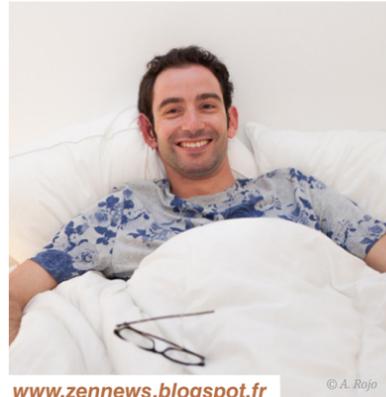
CHEF DE RUBRIQUE MUSIQUE



Si le Furet est un féru du home-made, il le préfère au chez-soi, vite synonyme de repli sur soi. Soit douceurs culinaires, potager maison, bricolage (ah oui, vraiment !?) et réparations plutôt que consommation à outrance. Ou ce chez-soi qui veut dire invitations (voisins, amis, barbecue et soirées câlins). Le Furet ne se voudra jamais casanier, même s'il aspire à des temps de méditation. Parallèle indispensable aux inévitables soirées concerts.

NICOLAS CHABRIER

RÉDACTEUR EN CHEF



www.zennews.blogspot.fr

Après l'agitation de l'été, je crains parfois de me retrouver loin du monde, à distance de la société – or, quand on en est sorti, difficile d'y entrer à nouveau ! Alors, même si j'éprouve rapidement le besoin de reprendre ma place dans l'animation du dehors, j'aime aussi pouvoir rentrer à la maison. J'apprécie y être seul pour me ressourcer, mais aussi pour donner du sens au chez-soi. Ici où tout est calme, apaisé.

2 chaises / 1 table / 1 lit / 1 toit / peuvent bien résumer son chez-soi... 31 ans peuplés de rêves en grand, bienvenue chez Nicolas !

ANTHONY ROJO

RESPONSABLE PHOTO ET PHOTOGRAPHE



Cette année, mon été a rimé avec « déménager, aménager, décorer... ». Je suis en plein dans le thème de ce numéro de rentrée ! J'aime bien la sensation de « l'entre deux », entre deux appartements, entre deux vies... mais à condition que cela ne s'éternise pas trop. Être chez-soi, est-ce un parfum ? Un confort ? Les repères de notre quotidien qui s'alignent... Je vous laisse y répondre, j'ai encore des cartons à ranger !

Photos, blog & chocolat à suivre sur : www.anthonyrojo.com

VÉRONIQUE MAGNIANT

CHEF DE RUBRIQUE CUISINE

Chez-soi, bon mais c'est où exactement ? Depuis mon arrivée sur cette terre, je l'ai arpentée. J'ai bougé, cherché, changé, ai fini par me fixer. Finalement, être chez-soi, ça tient à quoi ? À une musique, une odeur familière, un goût sur la langue ? Pour moi, ça tient à des présences. Celle des amours, des amis, des copains de grande beuverie et ceux des petits bonheurs. Je ne sais pas trop où c'est, chez moi, mais je sais que j'y suis quand ils y sont aussi.

www.cuisinemetisse.com



VÉRONIQUE ZORZETTO

CHEF DE RUBRIQUE ALTERNATIVES



J'ai dorénavant vécu plus ailleurs que chez moi, allocution dédiée à la maison de mon enfance. Chez moi, j'ai construit mes fondations profondes comme des racines, pour ensuite, de rencontres en déménagements monter mes murs de protection laissant des ouvertures pour laisser entrer soleil et courants d'air.

Transporteuse publique professionnelle, Véronique se sent aussi chez elle n'importe où, tant qu'elle est avec sa tribu.

MARION OLLIVIER

MAQUETTISTE



La Réunion. Bordeaux. L'océan a creusé entre mes deux maisons un écart qui n'altère pas ce fort sentiment d'appartenance qu'elles me font ressentir. Je leur reste fidèle malgré leurs différences. Autrement je voyage dans les livres, au cinéma ou dans tes bras. Mon chez-moi n'est pas un lieu mais bien un ressenti. Je n'en ai pas qu'un, mais dix, cent, mille. Et maints à venir encore.

Libraire BD et maquettiste free-lance oliveproduktion.tumblr.com

BLANDINE GRANDCHAMP

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION



Chez moi, c'est le bazar organisé ; la coloc à perpétuité ; Fipradio en stéréo ; un pot de basilic à la fenêtre, en été ; une collection de mugs dépareillés ; trois exemplaires du programme de ciné ; la boîte postale des anciens coéquipiers ; une vieille carte de France Michelin pour seule déco ; une mezzanine toujours dispo ; une zone d'intimité partagée. Mon chez-moi est un chez-nous depuis 11 ans, où chacun croise et mêle son chez-soi généreusement.

NONO

ILLUSTRATRICE

www.eleonoreampuy.com

"Née en Guadeloupe en 1987, Éléonore a ensuite vécu à Mayotte puis au Pays Basque. Un mélange des cultures où le zouk se met à côtoyer le rugby et le piment de Cayenne celui d'Espelette. Après être passée par différentes écoles d'Arts, elle est aujourd'hui illustratrice à Bruxelles, ce melting-pot personnel continue d'influencer et d'enrichir son travail. "

>> RDV en page 74 <<

CLAIRE LUPIAC

RESPONSABLE MAQUETTE ET ILLUSTRATIONS



Je dois bien le reconnaître, je suis casanier. J'aime ce chez moi, ce cocon douillet où il fait bon vivre. J'aime, le matin, me réveiller dans mon lit avec un café brûlant et un gros chat noir étalé sur la couverture. J'aime ensuite arroser les plantes du balcon, puis me mettre au travail sur la grande table du salon, embêtée cette fois-ci par un frêle chat roux. Parfois, la vie - ses joies, ses contraintes - m'appellent à l'extérieur, mais je reviens toujours avec délectation, à la maison...

www.clairelupiac.fr
www.clairelupiac.tumblr.com

BILLET D'HUMEUR



Invasion der Pflanzen Les plantes invasives

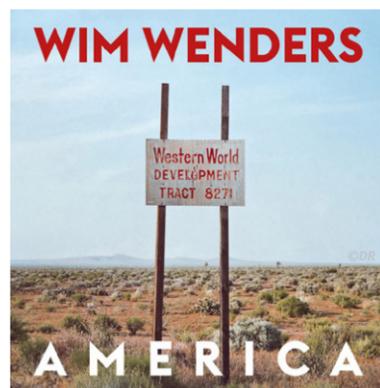
LE MOMENT OÙ ARTE BASCULE CHEZ NRJ12

« Depuis quelques années les médias nous inondent de sujets sensibles d'identités nationales et d'immigration. Tous les propos ont été entendus, des plus légers aux plus xénophobes. Ce vocabulaire là s'infiltrait tranquillement dans des sphères autres que sociologique ou économique pour débarquer dans les discours scientifiques, jusque-là considérés comme vérité absolue. Mais qu'ont en commun l'immigration et la polémique des plantes invasives ? Le documentaire *Les plantes invasives* diffusé sur Arte cet été (le 23 juillet 2015) est un exemple de cette déferlante nauséuse... à ne plus suivre.

Arte, qui était jusqu'à présent ma bulle de réflexions a perdu son statut d'intouchable. La raison ? Ce documentaire poussiéreux, démagogique et aveuglant où on y retrouve, pelle-mêle : des scientifiques de 70 ans qui tiennent les mêmes discours alarmants depuis 40 ans sans les remettre au goût du jour, un jeune botaniste dont les propos ont été détournés au montage pour conforter les propos des vieux et un vocabulaire phytophobe plus que douteux qui laisse présager une fin atroce. Sur fond scientifique, Arte nous fait un remake des *Dents de la mer* créant

chez le spectateur une peur aveugle qu'il assimilera comme étant la vérité. Florilège : « *Les plantes invasives empêchent les plantes locales de pousser* », « *elles sont responsables de la perte de la biodiversité* », « *la robustesse de cette plante la rend particulièrement dangereuse* », « *l'envahisseur* »... Et j'en passe. Observez les mots choisis, rien n'est laissé au hasard. La peur de « celui qui vient d'ailleurs » et qui « n'est pas de chez nous » n'a jamais été aussi pénible. Cette soupe s'entend sur la majorité des médias et qu'importe le sujet, les mots sont les mêmes.

Ne nous méprenons pas, je ne tente pas de minimiser l'impact de certaines espèces, plus compétitrices que d'autres, sur un écosystème. Je dis non aux pseudos discours qui n'assument pas le rôle de l'Homme dans cette histoire. Vouloir lutter contre ces espèces, c'est affirmer qu'un écosystème doit être figé et doit perdre sa dynamique d'évolution au profit d'un contrôle - souvent anthropique. Je m'oppose fermement à cette théorie. Finalement, le sujet ne devrait pas être « les plantes invasives » mais « les dynamiques d'évolution des écosystèmes ». Alors Arte, on a répondu aux sirènes des reportages prémâchés ? / N D-F



WIM WENDERS

L'AMÉRIQUE SOUS L'ŒIL DE WIM WENDERS

« *La photographie est une partie vitale du voyage.* » Wim Wenders a capturé les paysages découverts au fil de ses tournages (*Paris-Texas, Jusqu'au bout du monde...*). Retrouvez ses époustouflantes photographies des Etats-Unis, réunies en 112 pages à l'occasion de la dernière exposition du réalisateur à Varèse en Italie. / A.D.

www.wim-wenders.com/photo

ALERTE OVNI, DISNEYLAND BY BANKSY



Cet été, dans une petite ville balnéaire anglaise, le street-artist Banksy et ses invités (Mike Ross, Jenny Holzer, Jimmy Cauty ou encore Damien Hirst) ont décidé d'ouvrir « Dismaland », un parc d'attraction infernal et éphémère aux antipodes de Disney. Laisant une œuvre marquante, lugubre, politique et nécessaire ; une « exposition / festival » drôle mais triste, sinistre mais enragée, pessimiste mais combative. Ici encore, avec Banksy, malgré le noir il y a toujours l'espoir. / N.C.

CAMILLE COROT : APPEL À PARTICIPATION



Dans le cadre de la préparation d'une exposition, le Musée des Beaux-Arts de Limoges recherche des œuvres et sources documentaires sur Camille Corot et ses séjours en Limousin : peintures, photographies, correspondances... Peintre paysagiste majeur du XIX^e siècle, il vient régulièrement en Haute-Vienne entre 1846 et 1864, à la faveur des relations amicales entretenues avec Amédée Alluaud ou Jules Lacroix. Camille Corot a produit de nombreuses œuvres, mais très peu sont aujourd'hui localisées. / A.D.

Contact : Anne Liénard, conservateur et commissaire de l'exposition
05.55.45.98.10
anne_lienard@ville-limoges.fr

www.museeal.fr

Jusqu'au 13.12.2015

VOYAGES INITIATIQUES / ERRANCES

À travers 150 photographies, (re)découvrez la Base sous-marine de Bordeaux et retracez les voyages de Ferrante Ferranti : du Pérou aux Philippines, de la Russie à l'Éthiopie en passant par la Bolivie et le Brésil, la Sicile et la Syrie, l'Inde ou la Birmanie, le Japon et la Polynésie, le photographe témoigne de toutes ses passions. Où qu'il soit dans le monde, il erre toujours le regard à la main, à la poursuite des images. De celles qui ne naissent pas du hasard, mais cherchent plutôt leur place pour mieux trouver leur résonance.

Exposition jusqu'au 13.12.2015
Base sous-marine, Bordeaux (33)
En savoir plus : www.ferranteferranti.com



du 21 au 22.11.15



RAOUL, « PSYCHOPHRÈNE » PERDU ENTRE RÊVE ET CAUCHEMAR

Mais qui est donc ce Raoul qui semble courir après son ombre ? Un fou, agité du bocal ? Un S.D.F, ermite utopiste ? Un fantôme tentant de dompter ses chimères ? Probablement, un pauvre homme qui se bat contre ses démons, qui se cherche tout simplement. Et si James Thierrée, petit-fils de Charlot, était en fait à la recherche de son double ? Côté face, un artiste accompli. Côté pile, un homme tourmenté. Au cours de l'histoire, qu'il réinvente avec ses mains, Raoul interroge chacun de nous. Il nous questionne sur nos névroses, mais aussi sur cette misère humaine que nous côtoyons dans les sous-bois, sous les ponts, au coin des rues du quotidien. Comme un cosmonaute en apesanteur, ivre d'atteindre enfin un vieux rêve d'humanité, Raoul partage avec nous son désir inquiet : échapper à la pesanteur !

Raoul de James Thierrée / Cie du Hanneton
Le 21.11.2015 à 19h30 et le 22.11.2015 à 17h au Carré-les Colonnnes à St Médard (33).
En savoir plus : www.lecarre-lescolonnnes.fr

du 17 au 25.11.2015

L'ESPRIT DU PIANO, LE SACRE DE LANG LANG...

Des étoiles montantes à l'image de Denis Kozhukhin (1^{er} Prix du Concours Reine Elisabeth 2010), des pièces maîtresses comme le concert-vidéo *Métamorphose Bach* ou la pièce *Petite Messe Solennelle* de Rossini, mais aussi un certain degré d'ouverture au jazz, voilà les airs qui constituent ce 6^e opus du festival. Les touches blanches et noires courent, les notes virevoltent, avant le grand final. Tout se termine avec Lang Lang, un artiste hors-normes à l'interprétation intense et vibrante. / N.C.



Musique : Festival l'esprit piano
Du 17 au 25 novembre à Bordeaux (33)
En savoir plus : www.espritudupiano.fr

Janvier 2016

30 PLUMES : POUR L'ANNIVERSAIRE D'UN GRAND CIRQUE

Trente ans ! Le temps passe et les succès fusent pour le Cirque Plume. Il revient avec *Tempus fugit*, un spectacle festif, tonique, magique et poétique. Alors, tout est à nouveau possible : nous rêvons et osons croire à la danse d'un piano qui valse, à des bulles de verre qui jouent de la musique ou encore à un violoniste qui s'envole. Nous pensions que c'était juste du cirque et voilà que c'est bien plus que ça ! Ces « quelques plumes » nous permettent encore de nous émuvoir au travers de nos yeux d'enfants, tout en nous encourageant à nous sentir un peu mieux dans nos baskets d'adulte. Une fois encore, le succès est au rendez-vous, courez partager cette halte obligatoire le long de cette ballade sur vos chemins perdus. / A.D.

Les 8, 9, 10, 12, 13, 14 janvier 2016, à 20h30
Le Pin Galant à Mérignac (33).
En savoir plus : www.cirqueplume.com



LES JOURS D'AVANT, APRÈS... À RETROUVER SUR LE BLOG FACES B



◆ C'est fini, mais pas tout à fait : Partez loin sur un quad orange et blanc, voir le soleil se coucher sur l'océan... ou souvenez-vous du 4^e FIFIB : sans sanction, ni élection, un festival qui offre la possibilité d'accéder à un panorama d'images, idées indépendantes ou pistes émergentes.

Du 8 au 14 octobre 2015
Avec les mots de Vincent Arquillière et les vidéos de Frederick Diot



◆ En Novembre – 11e mois – reparlons du 11e et dernier opus Novart ! Cette année, en octobre, le festival s'effacera définitivement, au profit du tout nouveau Festival international des arts vivants de Bordeaux Métropole, à venir en 2016. Comme une carte postale d'adieu, nous partagerons des émotions...

Du 3 au 24 octobre 2015
Avec la complicité de Charlotte Trogan

ALTERNATIVES

10 PODEMOS OU LE RETOUR DU PEUPLE

12 LE POLYAMOUR

13 LA FIN DE LA PRATIQUE DU STOP ?

PODEMOS OU LE RETOUR DU PEUPLE

Timothée Duverger

L'éclatement du bloc soviétique au tournant des années 1990 a laissé croire à la victoire finale du capitalisme. Le fameux TINA (*There is no alternative*) de Margaret Thatcher y a pris tout son sens. Les gardiens du temple de la nouvelle doxa se sont empressés d'annoncer la mondialisation heureuse et la fin de l'histoire, pour mieux asseoir la domination du marché en saturant l'espace idéologique.

LA FIN DE L'HISTOIRE EST TERMINÉE

Mais l'extinction de la grande lueur à l'Est n'a été qu'une éclipse. Tout au long de la décennie s'est constitué un mouvement altermondialiste, qui a fait une fulgurante apparition sur la scène médiatique avec les manifestations de novembre 1999 à Seattle pour protester contre les accords de libre-échanges promus par l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). C'est dans ce creuset que se sont formés les actuels leaders de la gauche radicale européenne pour réécrire l'utopie communiste au présent. Tous ont participé des tâtonnements de l'altermondialisme, de la conver-

gence des luttes qui s'y est opérée, pour concevoir un langage commun à la foule d'alternatives émergentes. C'est dans les espaces publics des Forums sociaux que s'est façonnée la gauche radicale, inspirée des expériences socialistes latino-américaines, dont le Vénézuélien Hugo Chavez est la figure archétypale.

Si ces nouvelles gauches, qui ont lu la trilogie *Empire, Multitude et Commonwealth* de Michael Hardt et Toni Negri, ont d'abord affirmé le primat de l'engagement dans les mouvements sociaux sur l'arène électorale, notamment en raison de leur faiblesse d'organisation et du déclin des partis communistes dans le contexte post-Guerre froide, elles ont ensuite profité d'une fenêtre d'opportunité ouverte par la crise du capitalisme de 2008-2009. Succédant au mouvement des Indignés délégitimant le bipartisme, un nouvel ordre électoral se dessine depuis sur la carte des gauches européennes, dont Syriza en Grèce et Podemos en Espagne sont les symboles. La social-démocratie, laminée par les politiques d'austérité, est concurrencée et parfois remplacée par la gauche radicale, issue elle-même d'un réagen-

cement des partis communistes, qui ont perdu leur centralité, de l'extrême gauche, de la gauche extra-parlementaire et des ailes gauches des partis sociaux-démocrates.

LA REVANCHE DE GRAMSCI

Podemos est né du mouvement 15M, qui s'est emparé de la Puerta del Sol de Madrid le 15 mai 2011. Les manifestants, baptisés Indignés en référence à l'opuscule best-seller de Stéphane Hessel *Indignez-vous !*, sont jeunes, très diplômés et précaires. Génération Internet, marqués par les pratiques horizontales dont les réseaux sociaux sont le catalyseur, ils se réunissent en assemblées non violentes pour en appeler à une insurrection des consciences et exiger de faire passer la dignité humaine avant les intérêts économiques et politiques. C'est un contre-mouvement démocratique à la mise en place d'une société de marché et d'une gouvernance sans le peuple. Il vise à ré-encadrer l'économie et la politique dans la société. Podemos capte ces énergies citoyennes et les canalise pour leur donner un débouché politique.



Si, parmi ses cadres, beaucoup proviennent des rangs de la gauche de transformation sociale, le langage de Podemos n'emprunte guère au vocabulaire de ses différentes chapelles idéologiques. C'est le pari de Podemos : quitter l'axe droite-gauche pour le remplacer par un axe haut-bas. La division du monde devient verticale plutôt qu'horizontale. Contre la dictature, la démocratie est le concept-pivot autour duquel s'articulent ses lignes politiques : contrôle de la finance, démocratie participative, revenu de base, décroissance, répartition de l'emploi, égalité hommes-femmes, intégration des immigrants, etc. Podemos, ce n'est plus la classe ouvrière, c'est le « nous » indéfini des invisibles qui se fait agissant, qui entre dans une guerre de mouvement pour la conquête du pouvoir. Non seulement de la victoire électorale, qui est une étape, mais du pouvoir réel. La démocratie est radicalisée, Podemos c'est le pouvoir constituant du peuple souverain contre la caste économique et politique. Dans le contexte espagnol, il prospère sur la rupture du consensus post-franquiste cristallisé dans la Constitution de 1978 et renoue avec l'Espagne républicaine de 1931-1939, dont le violet est l'emblème.

Lecteurs de *Hégémonie et stratégie socialiste : vers une politique démocratique radicale* d'Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, inspiré des écrits de Gramsci, les leaders de Podemos sont des intellectuels organiques qui pensent l'action politique en termes stratégiques. Ce sont des entrepreneurs de sens, ils cherchent à pres-

crire le réel. Aussi accordent-ils la plus grande importance aux moyens de communication modernes. L'aventure de Podemos a d'ailleurs commencé avec la création de *La Tuerka*, une émission de télévision madrilène où ils ont élaboré leurs références idéologiques. Cette stratégie d'hégémonie, qui pose le combat culturel comme préalable au combat politique, permet tant la maîtrise de la mise à l'agenda des questions que l'instauration d'un nouveau rapport entre gouvernants et gouvernés qui réforme le principe de délégation pour parer au sentiment de déprise des citoyens.

LA DÉMOCRATIE, UNE IDÉE NEUVE EN EUROPE

Mais l'optimisme de la volonté peut être contrebalancé par le pessimisme de l'intelligence. Comme son cousin Syriza, Podemos est confronté à la pensée unique et aux politiques d'austérité européennes. Le rapport de force ne lui est pour le moment pas favorable. L'épisode grec de l'été 2015 le rappelle, la zone euro fonctionne comme la grande faucheuse des aspirations égalitaires. L'équation à résoudre est compliquée pour la gauche radicale européenne : comment mettre en œuvre une politique radicale, c'est-à-dire s'attaquant à la racine des problèmes, sans quitter la zone euro ? Personne n'a aujourd'hui la réponse, mais les idées démocratiques progressent en Europe, y compris là où on les attend le moins, comme en atteste la victoire écrasante de Jeremy Corbyn aux primaires du Labour, le parti de la troisième voie social-libérale en Grande-Bretagne.

Concluons en laissant la parole à Juan Carlos Monedero, politique et dirigeant de Podemos :

« Nous avons décidé de bouger une pièce, de jeter une pierre dans l'étang pour voir si elle faisait des vagues. Et quand elle les a faites, nous avons parlé avec beaucoup de sincérité au peuple : nous pouvons gagner le gouvernement, mais cela ne signifie absolument pas que nous aurons gagné le pouvoir. Le vrai travail commencera le lendemain. Et dans cette phase, ce qui comptera sera le courage du peuple. Il n'y a pas de solution en dehors des gens. Le peuple seul sauve le peuple ».



TIMOTHÉE DUVERGER est chercheur. Il est spécialiste de l'histoire des alternatives. Après des travaux sur le mouvement de la décroissance, il a écrit une thèse sur l'économie sociale et solidaire. Il enseigne aujourd'hui à l'IIEP de Bordeaux. Engagé politiquement, à ses heures perdues, il s'intéresse aux transformations de la social démocratie et de la gauche radicale.

JE T'AIME, TOI AUSSI

Si l'amour est polymorphe, il est communément monogame. On le souhaite tous épanouissant, source de joie et de plaisir qui nourrissent toutes les facettes de nos vies, base parmi les bases à notre bien-être. Parfois, on ne le croise pas ou alors pas celui auréolé de lumière qui nous tenait chaud dans nos rêveries d'enfants ou nos idéaux d'adultes. Parfois, on a l'impression qu'on le croise trop souvent. Une de ses apparences méconnues, voire méprisée, ne s'intéresse pas à ses formes mais à ses objets. Lorsque qu'il n'est plus seul mais devient des amours heureuses, il prend le nom de polyamour.

Véronique Zorzetto

Cet « idéal » est présenté comme le fait d'être engagé dans une relation amoureuse impliquant plusieurs personnes. Le concept est assez simple quoique difficile à intégrer à nos schémas de vie : rien que pour le comprendre il faut passer outre quelques freins sociétaux et barrières intimes.

C'est pourtant simplement le fait de pouvoir aimer au pluriel de façon affective, sexuelle et intellectuelle.

La relation polyamoureuse implique un attachement sentimental non indispensable dans le cas du libertinage. De plus, les partenaires sexuels se limitent aux objets de l'amour et ces relations ne sont pas cachées. Ainsi les polyamoureux sont fidèles au sens étymologique du terme : dans la confiance.

Les témoignages positifs sont nombreux. Les profils des polyamoureux sont multiples. Ceux qui ont « re »-rencontré l'amour alors qu'ils vivaient en famille standard témoignent régulièrement de l'aspect durable et enrichissant de ces relations saines. Les blogs sont légions explicitant la simplicité des sentiments que la morale traditionnelle cependant réprovoque. Même les enfants de parents polyamoureux ne sont pas traumatisés, c'est dire !

Le polyamour a cela de particulier qu'il se réclame de l'amour tout court. En clamant haut et fort les notions de respect, de franchise, d'honnêteté dans le rapport à l'autre, les polyamoureux ne réinventent-ils pas l'Amour ? Il semble surtout qu'à trop vouloir se légitimer dans une société intolérante, on en arrive à conceptualiser outre mesure, voire à dénigrer la monogamie. On peut lire que celle-ci ne serait pas naturelle - un peu comme être végétarien ou homosexuel ? La notion de naturel quand elle concerne l'humain est douteuse. Le couple serait apparu en même temps que la sédentarisation. L'Homme qui s'installe le fait certes en groupe, mais se lie à une autre famille par le mariage (et certaines fois plusieurs) qui amène un champ plus grand ou un arbre de plus. Aussi, le couple traverse les âges et l'être aimé n'est qu'une possession comme une autre. Une propriété exclusive. Soit.

Au sein des relations polyamoureuses, la jalousie n'a pas de place car l'autre n'est pas une propriété. Aussi, les autres amours potentiels sont vues comme des sources d'épanouissement pour l'être aimé.

L'amour n'a pas de mesure physique, il n'est pas morcelé ; il est commun de le dire pour ses enfants : le cadet ne prend pas de l'amour à l'aîné ou pour ses relations amicales. Il est logique qu'il en soit de même pour l'Amour. Cependant le temps lui sera toujours difficile à partager. •



En savoir plus :
Polyamour.info

A écouter : plus.franceculture.fr/
factorybabel-oueb/qu-est-ce-que-le-polyamour



STOP AU MARCHANDAGE !

Le stop, service simple et généreux, est entré dans l'engrenage d'un système basé sur l'économie. Le covoiturage, au développement récent grâce à sa forme la plus organisée en sites internet, génère une croissance astronomique pour plusieurs entreprises. Abandonner l'un pour l'autre est-il un symptôme de perte de valeur ?

Yann Maël Gallot

Selon moi, le stop est un mode de transport basé principalement sur la générosité et le partage. J'ai déjà demandé à un ami qui n'avait jamais fait de stop s'il savait pourquoi il y avait des autostoppeurs. Il m'a répondu que c'est parce qu'ils n'ont pas d'argent et veulent tout de même bouger, qu'ils profitent des gens qui ont des voitures. En fait ce n'était pas un très bon ami. La générosité serait le fait de s'arrêter pour aider quelqu'un à faire un peu de chemin. Le partage serait la joie qu'un autostoppeur aurait à créer une atmosphère propice à l'échange. Ce sont les échanges, les rencontres agréables (ou non) qui nous font évoluer. Il m'est arrivé plusieurs fois de faire du stop alors que je pouvais tout à fait me payer un billet de train ou d'avion, mais je voulais tendre le pouce pour créer des possibilités de rencontre.

Des personnes qui faisaient du stop dans les années 70 racontent qu'il était facile de traverser un continent, sans attendre plus de 10 minutes. Même si chaque voyage est toujours la découverte de toutes sortes de personnes, les temps ont changé. Plusieurs ont peur de ceux qui portent un bout de carton avec un nom de ville dessus, et beaucoup ne voient

pas pourquoi ils perdraient leur temps avec des gens qui en ont apparemment trop. Il est plus difficile de faire du stop aujourd'hui, puisque les mentalités évoluent, puisque tout le monde bouge plus et plus vite.

Je suis ambassadeur, le statut le plus élevé sur Blablacar. Avec quelques 20 millions de membres, plus de 50 000 voyages par jour et une croissance qui dépasse les 100% par an, Blablacar est le plus gros site de covoiturage au monde. Je partage les avantages décrits par des covoitureurs : c'est un mode de transport flexible, qui permet un partage des frais et bien souvent des échanges intéressants.

Mais, quand je regarde le stop dans les années 70 où on partait sur un coup de tête, sûr d'arriver à l'heure et aujourd'hui - « ah bon elle existe encore l'espèce des autostoppeurs ?! » - Je suis déçu par le fait qu'un service simple et généreux, avec tout un champ de valeurs soit entré dans l'engrenage d'un système économique. Tous les services ont tendance à se marchandiser. Avant les années 2000, lorsqu'on n'avait plus besoin d'un meuble on le mettait dans la rue ou on le donnait à quelqu'un qui en avait besoin. Mais aujourd'hui Leboncoin est là !

Le service existe toujours : on fournit le meuble à celui qui en a besoin. Mais cela se monnaie.

Blablacar et Leboncoin ont des côtés très pratiques et on peut se réjouir de l'effet de l'un comme de l'autre vers moins de pollution et de gaspillage. Je m'interroge tout de même sur l'évolution des consciences : qu'allons-nous encore envisager sous un aspect économique ? •



YANN MAËL GALLOT

Autostoppeur dorénavant abstinent mais régulièrement autostoppeurs-friendly, toujours pour créer cette atmosphère d'échange et amener des réflexions qui le font évoluer.

© OC3N
Photographie

PORTFOLIO

THIERRY LACROIX

Né en 1970, Thierry Lacroix est un artiste plasticien bordelais. Autodidacte, adepte de l'open source, il tente avec son travail, au carrefour des arts et des sciences, de faire le lien entre art numérique et street art.

Invité récurrent du Toulouse Hacker Space Factory ces dernières années, il a exposé ses œuvres à Bordeaux à l'occasion du festival Melting Code et au Marché de Lerne en 2015.

*www.thierry-lacroix.com
[facebook/thierrylacroixsculpteur](https://facebook.com/thierrylacroixsculpteur)*



© Le Polak Photographies



© T. Lucross



© T. Lucross

*Ci-dessus en haut : Immersion 3D / ci-dessus en bas : Orange Man
À gauche : Fake Me*



Unnamed

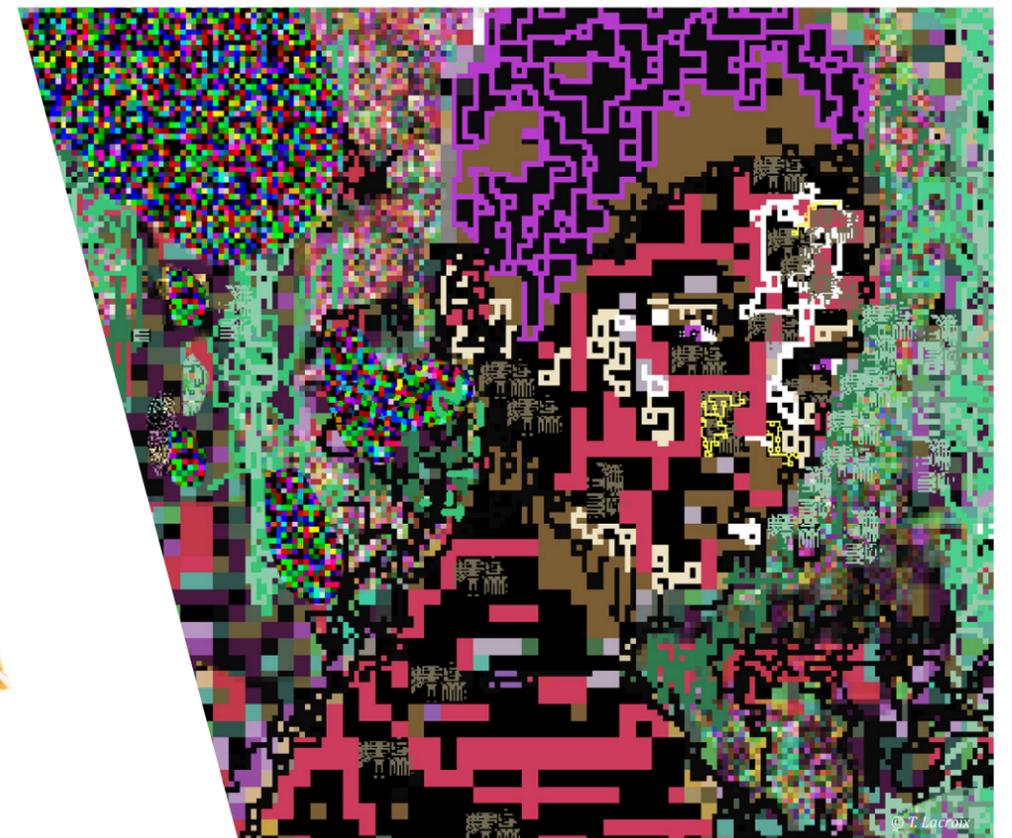
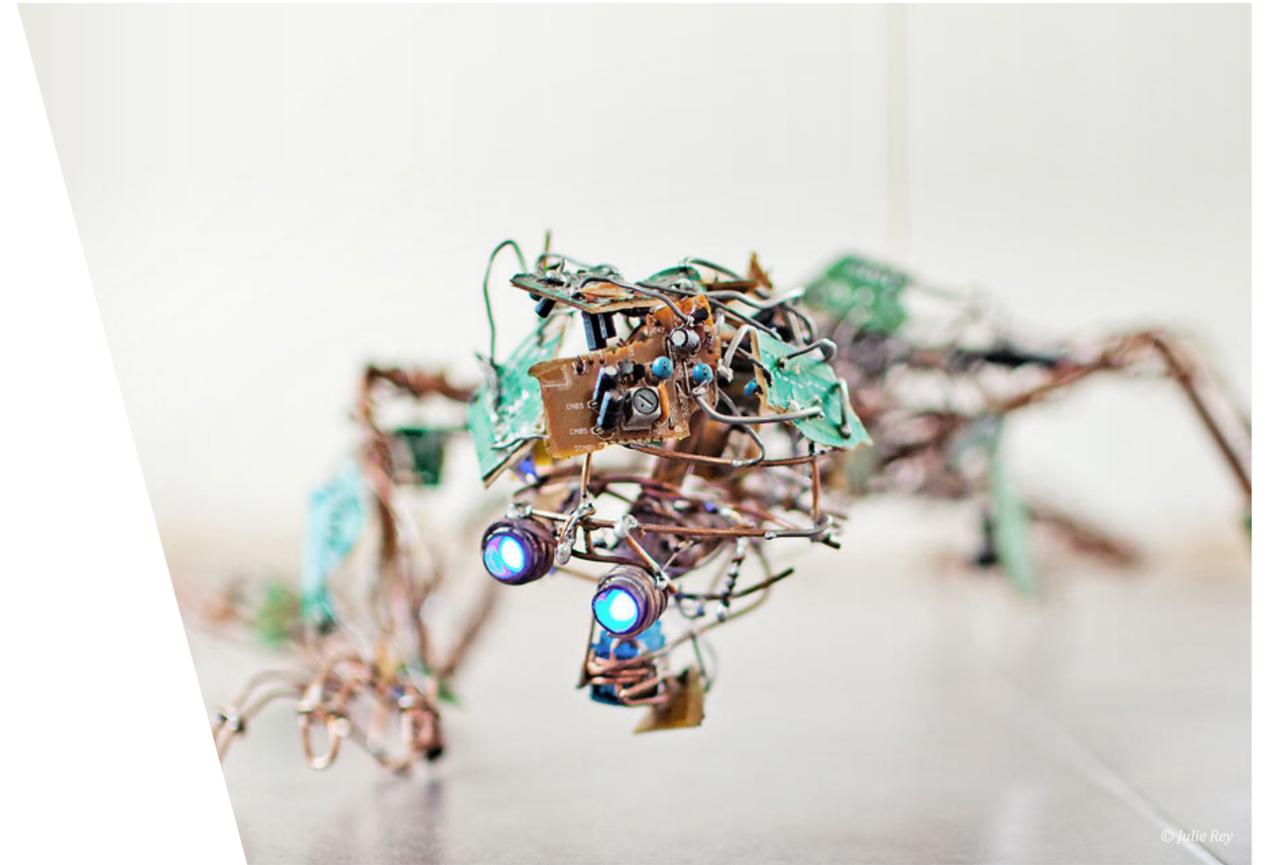
© T. Lucroix



© T. Lucroix

Page de droite
En haut : Cybculture OTOP6 V1.3.1
En bas : Pixel art

Page de gauche
Cybculture K6TM V2.1



BO'S ART

« C'EST LA GUERRE ENTRE LES VALEURS ET LA COURSE AUX CHIMÈRES »

Rouge, un cri, un slogan politique, un trait vermillon... Dans la constellation du street art, Rouge est une étoile singulière. Féminine et féministe, la jeune artiste bordelaise s'attaque à l'espace urbain avec un classicisme revendiqué, préférant crayons et pinceaux à la bombe. Elle renvoie l'image sensible d'un monde dur et chaotique où les rêveurs doivent faire preuve de puissance pour affronter le matérialisme dominant.

Dina Beauxbo's

FÉMINISTE, RÉSOLUMENT

La rue est d'abord le domaine des mecs, des vandales, des bad boys, capables de bomber cachés et de fuir en courant à l'approche d'une patrouille de police. Même si le regard a changé sur le street art et que les pouvoirs publics passent souvent commande aux délinquants d'hier, l'esprit reste. « C'est sans doute parce que c'est un travail très physique aussi que ce type d'expression est attaché à une certaine masculinité... » remarque Rouge. Et si les pionnières comme Miss Tic, Stouf ou BTOY ont ouvert la voie, la jeune femme n'hésite pas à s'attaquer, tous muscles dehors, aux échafaudages les plus instables pour se livrer à de vastes créations murales. « Je n'ai jamais ressenti de différence en travaillant avec des garçons. Aucun d'eux ne joue sur cette guerre des genres et c'est très bien ainsi » ajoute-t-elle dans un sourire.

Féminine, Rouge l'est, elle qui dit : « Je préfère le pinceau à la bombe où le geste est plus brutal et ne me parle pas vraiment. Il ne m'a pas plu, d'emblée. J'ai besoin d'une certaine plasticité. », elle qui figure souvent des silhouettes de femmes songeuses, graves ou tristes... Féministe, Rouge l'est de fait : « Résolument, oui. Il y a encore tant

phénomène de mode, rentre dans le rang ou s'annonce comme l'art majeur du XXI^e siècle, elle bondira aussi vite qu'à propos du soit-disant débat des genres : « Nous n'avons pas le recul suffisant pour disséquer ce mouvement. L'encenser ou le minimiser tel un phénomène passager, c'est hasardeux. Il est à un tournant et chacun de ses acteurs semble, aujourd'hui, amené à suivre un parcours personnel. Le mien, c'est vrai, pour le moment, c'est de m'attacher à une démarche singulière... que ce soit dedans ou dehors. »

LES ITINÉRAIRES DE ROUGE

« Rouge, c'est un nom commun français... Difficile d'aller faire le buzz sur Internet avec ce seul critère. Mais c'est aussi la couleur de la révolte, avec un fond politique ». Rouge donc qui n'a pas choisi son blaze au hasard, ne passe pas tout son temps à travailler dans son atelier de la rue Sainte-Catherine, caché au-dessus d'une boutique de prêt-à-porter. À vingt-six ans à peine, la jeune femme s'est déjà exprimée sur de nombreux fronts. Elle fait partie de l'équipe de Jef Aerosol quand il crée la fresque ornant la façade de l'hôpital Pellegrin. Elle est l'un des talents invités à habiller le M.U.R. de Bordeaux, espace devenu très prisé, place Avisseau. Grâce à Nicolas Laugero Lasserre, elle réalise une installation in situ pour l'exposition Expressions Urbaines à l'Institut Culturel Bernard Magrez, qui réunit les grands noms du street art. Rouge est sollicitée par le luthier Yacine Bayan de la rue Saint-James, pour décorer des guitares électriques, aux côtés de Davy Graziotin et de l'électricien Bastien Maizière dans le cadre du projet Uranometria, présenté aux Vivres de l'Art. Le résultat est de toute beauté même si l'artiste constate : « C'est un travail très



En plein travail à New Delhi

à conquérir pour que les femmes occupent pleinement l'espace qui doit leur revenir. Lorsque je me suis rendue en Inde pour l'exposition East West à New Delhi, je suis partie vierge de toute idée préconçue, de tout projet. J'ai vécu une expérience très forte, avec une perception très différente de l'espace public. Et même si nombre de traits de caractère de ce pays me restent encore étrangers, j'ai constaté que peindre dans la rue n'y constitue pas le même acte de réappropriation. Peindre en toute gratuité, avec des esthétiques déroutantes, c'est parfois créateur de lien et de dialogue, parfois de rupture ou d'incompréhension. La place des femmes en Inde, elle aussi, interroge et dérange... »

D'ailleurs, ne dites pas à Rouge que le street art, devenu



New Delhi, pour l'East-West Art Festival

© Jonathan Longuet

La petite fille qui voit le jour en Allemagne a, très tôt, la passion du dessin. À onze ans, installée en France avec sa famille, elle dessine toujours. Devenue étudiante, celle qui ne s'appelle pas encore Rouge, rejoint l'Université Marcel Bloch, où elle prépare une licence en arts visuels. Intégrant ensuite les Beaux-Arts de Bordeaux, elle se confronte aux exigences du non figuratif. Le besoin de dessiner se fait impérieux...

« La recherche artistique pour la recherche peut devenir quelque chose de vertigineux. J'ai eu besoin d'aller retrouver des bases classiques, de dessiner et représenter des corps, des formes, des objets. La figuration est devenue ma cour de récréation ». Rouge a la même délicatesse pour choisir ses mots que pour investir une toile ou un mur. Libre ? La jeune femme l'est vraiment lorsqu'elle rejoint la rue et la bande de street artistes qui investit l'espace public bordelais et d'ailleurs. « J'ai découvert le plaisir de la balade collective, la nécessité de confronter ses choix, son regard à celui des autres. Il faut prendre conscience que prendre un mur n'est pas un geste anodin. Nous sommes en guerre. C'est une guerre très dure entre les valeurs, les défenseurs des valeurs matérialistes et les artistes, la course aux chimères ».



Projet Uranometria, Bordeaux 2015



difficile, le seul que j'aie réalisé en art appliqué à ce jour... » Loin des bords de Garonne, elle rejoint New Delhi, à l'initiative de Jonathan Longuet, en partenariat, en particulier, avec le Niv Art Center et L'Alliance Française. Pour le East West Art Festival, elle part donc plusieurs mois en résidence avec les street artistes Monkey Birds, Jonathan Longuet plasticien land art, Enora Lalet, plasticienne et photographe culinaire, et Mélodie Serena, chorégraphe performeuse. Elle côtoie les artistes indiens Deepak Kurki Shivaswamy, Koustav Nag, Midhun Gopi, Priyesh Trivedi, Rahul Gautam, Rinku Chauhan, B. Ajay Sharma, les artistes coréennes, Narae Jin, afghane, Hanifa Alizada et japonaise, Ema Kawanago. Rouge s'enthousiasme : « C'est une expérience extraordinaire. Je n'en suis pas encore revenue. Il y a tant de questions que l'on se pose sur la place des femmes mais aussi sur la migration, les mouvements de population et les relations à l'espace urbain. Il faut beaucoup de temps pour appréhender l'Inde même des semaines après l'avoir quittée. »

Pour l'heure et même si l'on imagine Rouge rejoindre, un jour ou l'autre le Cachemire et d'autres contrées, en quête

de nouvelles inspirations, elle continue à investir l'espace urbain bordelais. Elle vient de terminer une grande fresque ornant la façade du bowling sur les terrasses de Mériadeck et une nouvelle œuvre pour l'Institut Bernard Magrez. Rouge, pour notre plus grand bonheur, n'a pas fini de nous entraîner dans sa course aux chimères... ●



DINA BEAUXBO'S
On les attend dans un canapé cosy, à l'intérieur, là où un brunch est la promesse d'un dimanche mezza voce. Pourtant, loin des musées fréquentés, ils sont ici, dehors à guetter l'œuvre en cours d'un street artiste que personne n'a encore vue. Tant pis si le thé refroidit...



Papiers découpés puis installés sur les portes de l'Institut Culturel Bernard Magrez



Exposition Expressions Urbaines, Bordeaux 2014



Façade du bowling Mériadeck, Bordeaux 2015

TROIS QUESTIONS À ROUGE

FACES B : Comment votre art s'est-il imposé à vous ?

Rouge : Je peins depuis très longtemps mais c'est aux Beaux-Arts que j'ai vraiment senti que dessiner, peindre, travailler plusieurs techniques de l'art plastique, c'était vital. Depuis quelques mois, j'ai conscience que c'est mon métier. J'ai toujours dessiné, au fond... Je n'ai jamais eu vraiment envie de faire autre chose.

FB : Quelles sont vos influences ?

Rouge : Du côté de la démarche, je citerai Francis Alÿs qui, à travers toutes les formes artistiques qu'il a investies, donne une grande importance à la découverte et à l'expression de la ville. Je pense encore à Gordon Matta-Clark pour le rapport architectural, Chris Marker et Hakim Bey pour le fond politique. Il y a encore Swoon, Roa, Ernest Pignon-Ernest bien sûr, dans la famille des street artistes, sans oublier Axel Void et Borondo. J'ai évidemment à l'esprit Paul Ardenne, l'auteur de « L'art contextuel ». Avant de créer, je mène toujours un travail de recherche et d'observation de tout ce qui m'entoure.

FB : Quels sont vos projets ?

Rouge : Après le bowling de Bordeaux et mon travail pour la galerie des jeunes talents chez Bernard Magrez, je vais exposer à l'espace La Rouille de Saint-Nazaire. J'aimerais ensuite mener des expositions personnelles, développer des propositions autonomes et voyager de nouveau, pourquoi pas dans le cadre d'une résidence...

TRIBUNE

INTIME ZONE DE COMBAT

Convaincue que l'éclat de la lumière sur un écran est la meilleure façon de raconter sa vision du monde, la réalisatrice Delphine Gleize nous ouvre les portes de sa chambre d'enfant : chez elle ou déjà un peu chez nous ?

Tribune libre de Delphine GLEIZE



DELPHINE GLEIZE

Réalisatrice de nombreux films et documentaires, habituée cannoise et récompensée dans de nombreux festivals en France et à l'étranger, Delphine Gleize remporte le César du meilleur court métrage en 2000 pour sa première œuvre *Sale battars...* Son dernier film, *La permission de minuit* (sorti en 2011) retrace l'amitié entre un médecin et un adolescent atteint d'une maladie génétique rare... Aujourd'hui, Delphine prépare une comédie, *Lily of The valley*, autour de retrouvailles de jumelles quadragénaires et termine l'écriture de *Queenie*, une histoire d'amour. Nous attendons aussi *Koré*, un documentaire dont le tournage est prévu en 2015.



Winnie,
Raphaëlle Molinier dans *Carnages*, 2002

Je pense à mon ami Jean Rochefort à qui l'on demande, un jour, pourquoi il porte une moustache :

« Parce que quand je la rase, j'ai l'impression de ne plus avoir de slip. J'ai un espace énorme entre mon nez et ma lèvre supérieure et je me trouve obscène... »

La moustache de Rochefort ne serait donc pas qu'un territoire pileux discipliné, mais un garde-fou, son bastion de résistance. Et, quoiqu'on en dise, pour nous, son public, elle reste notre mythologie, notre lieu de fiction, notre salle obscure. Dans la moustache de Jean Rochefort, plusieurs intimités s'affrontent et se rejoignent en une seule courbe : son corps à lui et notre histoire à nous, spectateurs. C'est « à lui » mais c'est « chez nous ».

Ceci, au-delà de l'image, exprime selon moi le paradoxe même de l'espace de création : l'expression d'un for intérieur et le dessin d'un territoire promis à un autre, un spectateur que l'on ne connaît pas encore.

MON CHEZ-MOI,
C'EST PARTOUT ET NULLE PART

Au départ, c'est une chambre. Et finalement, c'est précisément une chambre, au sens latin du terme, une camera. Au milieu du trajet, la traversée de quelques chambres...

Le besoin d'écrire des histoires est né en même temps qu'a surgi la passion que j'ai eue pour ma chambre d'enfant. Un espace privé qui abritait l'intime, une zone de retranchement qui m'éloignait des vicissitudes induites par l'état d'une sœur différente.



Lio dans *Carnages*, 2002

Je n'ai jamais envisagé mon chez-moi comme une zone de repli confortable. Très vite, la façon dont je pénétrais cette zone précieuse que je sentais précaire répondait à des rituels précis. Des années durant, tantôt j'ai passé la frontière du pas de porte en signant le sol d'un signe de croix de la pointe de mon chausson, comme je l'avais vu faire par des matadors superstitieux, tantôt j'ai tapé de ma raquette invisible le flanc externe de chacune de mes chaussures.

Le point commun de ces deux rituels que je faisais sans réfléchir : m'apprêter à fouler le sable ou la terre battue. Doré, pourpre. Je n'étais qu'une enfant, mais je pressentais que ma chambre était une zone de

combat. Et qu'il faudrait s'y battre contre soi-même, en premier lieu. Un adversaire en pyjama. Redoutable. Je n'ai jamais eu peur de l'inconnu. J'ai toujours rêvée d'être envahie et je suis chez-moi mon pire ennemi. Je vis d'une passion où j'ai le plus à lutter contre ma tentation du repli, ma posture aisée du retrait et ma force d'inertie. **Mon chez-moi est le théâtre de l'affrontement entre un désir brûlant de porter vers un public une histoire qui n'est jamais la mienne mais qui l'est – au fond – toujours, et l'envie irrésistible de me tenir à l'écart du monde.**

Je m'évertue donc à faire en sorte que les parois séparant ce chez-moi et la vie extérieure soient poreuses, que les contours en soient labiles.

Écrire une histoire serait en ce sens endosser le costume d'un monarque de l'infiltration, tout en maintenant le statut de reine indiscutable de la complainte autistique : je confonds le vrai du faux, la naissance d'un sentiment amoureux en même temps que sa mise à mort ; je ne m'intéresse qu'aux autres en ne parlant que de mes angoisses. Je tourne en rond. Et je me plains. Et je pleure en me disant que je serais mieux chez moi.

Ironie de l'histoire... Je passe mon temps à faire table rase, à dégager mon bureau, pour qu'il soit lisse, pour pouvoir le caresser, sans doute, pour finalement n'écrire que vautre sur le lit, volets fermés, si possible. Parce qu'inventer un monde, savoir qu'il sortira un jour, au sens propre, c'est

accepter de ramper, de mordre la poussière de son chez-soi, d'être ventre à terre. La mauvaise foi étant le papier peint du chez-soi, je me dis chaque jour qu'écrire sur le ventre, c'est effectuer déjà une partie du parcours.

Je ne me lasse jamais de cette difficulté que l'intime se fasse un jour extérieur. L'excitation du moment où il faudra projeter en lumière ce qui s'est tramé dans la presque obscurité. De la même manière qu'un film sortira ensuite de la salle de montage, de l'écran sombre où il a été lacéré et soigné dans le même geste : ça sortira.

MON CHEZ-MOI DEVIENDRA
ALORS LE CHEZ EUX

Je n'ai jamais imaginé un personnage de fiction sans immédiatement l'associer à un espace, à son espace privé, son arène, son stade, son domaine. Le lieu est primordial. La forme des lieux qu'habitent mes héros parlent toujours pour eux. Je les envisage comme leur prolongement charnel. J'ai un rapport physique aux espaces, pas du tout intellectuel. Je suis le ruminant qui doit y paître ou y flancher. Je ne fais jamais des repérages en pensant à la praticité d'un lieu par rapport à un autre. J'ai aimé tourner dans les arènes, les cirques, les stades, les piscines, des tunnels. Des espaces à appréhender physiquement. En entrant dans un lieu à filmer, je l'embrasse, littéralement, je le hume et je m'y allonge. En espérant qu'il adoptera mon personnage. Que celui-ci y sera enfin chez lui. •



Quentin Challal dans
La permission de minuit, 2011



— DOSSIER — MADE IN HOME

-
- 28 DU CÔTÉ DE CHEZ-SOI
 - 34 CHEZ-SOI COMME UNE DEUXIÈME PEAU
 - 36 POURSUIVRE LE CHEZ MOI
 - PENSER L'HUMANITÉ EN MOUVEMENT
 - 38 INVITER LA POLITIQUE POUR S'INVITER EN POLITIQUE
 - 39 HOME SWEET WORK !
 - 40 VIENS CHEZ MOI, J'HABITE UNE JUNGLE EN PLASTIQUE

Photographies : Anthony Rojo

*Remerciements : Merci à nos modèles Pascale et Arnaud CAMPOT
à retrouver chez SPOK, cantine urbaine à Bordeaux*



DU CÔTÉ DE CHEZ-SOI !

J'irais bien refaire un tour du côté de chez Swann... Pour pouvoir à nouveau croiser ces lieux qui me sont chers, ces objets et ces signes qui me parlent encore,- ou tout simplement pour me sentir proche d'elle : chez-moi ! J'aime me retrouver dans cet endroit discret, au cœur d'une intimité façonnée d'expériences personnelles et trouver refuge dans mon jardin secret. Mais au fond, est-il vraiment si protégé ? En y réfléchissant, c'est un lieu habité, témoin de belles rencontres et parsemé d'instant vécus. En somme, mon chez-moi peut être perçu comme un espace social à partager, quasi-public ? Bizarrement, je m'oppose à cette idée.

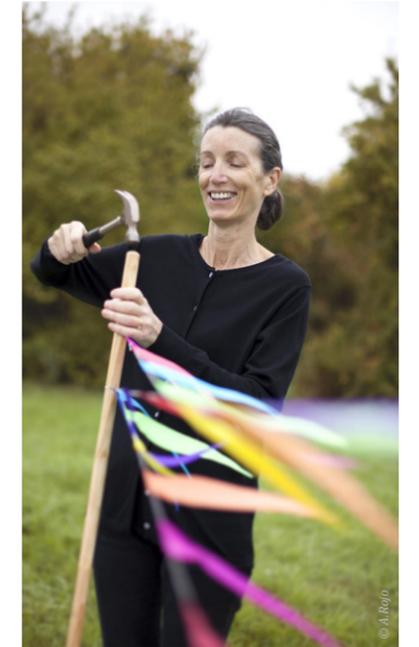
Nicolas Chabrier

Nous avons déjà tous ressenti le bonheur de rentrer chez-soi, comme celui d'atteindre l'objet d'une quête. Mais l'avons-nous déjà envisagé ? Ensemble, sur le seuil de notre chez nous essayons de le chercher, de le comprendre voir de s'y retrouver.

BIENVENUE CHEZ SWANN !

Chacun de nous est assigné à résidence en étant plus ou moins attaché à un lieu, relié à une ou plusieurs adresses. Si on considère le chez-soi comme le lieu où l'on habite, c'est surtout celui que l'on occupe habituellement, celui où s'exerce la force de l'habitude. *Aujourd'hui, quand je pense à Swann, je convoque mes souvenirs ; et c'est bien les images du chêne où nous avons coutume de nous donner rendez-vous qui s'imposent à moi.*

À l'image d'une accumulation de particules de vécus, le propre du chez-soi est de sédimenter la vie. Ainsi, notre premier appartement est souvent nu, contrairement à la dernière demeure où les objets, *tels nos photos jaunies*, sont associés aux souvenirs, aux désirs et aux rêves. Ils appellent des mots, donnent des ancrages et tissent des liens, de ceux qui permettent à la vie de se déployer en plusieurs chapitres : la naissance, l'union, le travail... Pourtant, à la fin du voyage, ce qui compte vraiment, ce n'est pas d'avoir franchi correctement les étapes, mais c'est que celles-ci puissent raconter une histoire. Ce récit qui se fonde aussi entre les quatre murs de chez-soi.



Mais attention, l'épaisseur d'instant vécus n'est pas étrangère aux capacités de mobilité des individus. Or, qu'est-ce vraiment que le chez-soi, si ce n'est pas uniquement cet abri qui nous protège des intempéries. Le chez soi, lieu géographique précis, ne se résume pas à l'agencement des objets et des meubles. Il est constitué de lignes creusées par des déplacements, des habitudes, des manières d'agir. Brouiller ces lignes reviendrait à affecter la perception que l'individu a de son chez-soi donc de son identité. Le chez-soi a-t-il toujours un toit ? Pas nécessairement. S'il désigne l'habitation, il marque aussi notre vie et la manière dont on la vit (dans un certain rapport moral), en induisant de véritables relations aux lieux, aux espaces et aux usages. Le chez-soi est

donc un espace habité et teinté par la subjectivité de son habitant, de son caractère ; de ses mœurs, de ses souvenirs, de ses mouvements et gestes, de son rythme et de sa vibration.

À LA POURSUITE DE CHEZ SWANN...

Au-delà d'une simple résidence, le chez-soi désigne aussi une conscience, notamment à travers l'idéal que l'on se fait de son lieu de vie : la mise en évidence d'un chez-soi mental ! Il permet à tous, mêmes à celles et ceux qui ne possèdent rien, de porter ce lieu à travers l'image intérieure qu'ils en ont. En semant des traces discrètes (livres, bijoux, vêtements ou autres petits objets personnels) de chez-soi, chacun mène ainsi son itinéraire biographique.

Et puis un jour il suffit d'un parfum, pour qu'on retrouve soudain la magie d'un matin...

Le sentiment du chez-soi s'expérimente ainsi dans de nombreux lieux, telles des demeures intérieures où l'on peut s'attarder, mais aussi se positionner devant l'existence du monde et ainsi s'ouvrir aux autres.

ET SI CHEZ SWANN, C'ÉTAIT UN PEU CHEZ NOUS – SOCIAL, DISCRET, SECRET – ?

Envisageons un **chez-soi social**, porteur de la culture domestique, appréhendable et ouvert à tous ceux à qui l'on ouvre les portes... Il faut, de fait, avoir un chez-soi pour inviter quelqu'un ! Or, comment cultiver l'amitié sans pouvoir « convier » ? ▶



Comment même accepter une invitation sans pouvoir la rendre ? L'hospitalité est une dimension essentielle « de l'habiter » au-delà du fait de recevoir chez soi. Swann accueille l'autre, accepte l'existence de l'autre, qui devient convive : proximité de la vie, quel privilège !

Le temps du bonheur, à l'ombre d'une fille en fleurs...

Appréhendons désormais un **chez-soi discret** qui nécessite subtilité et attention car composé des significations de l'ensemble des personnes partageant un même espace. C'est d'ailleurs le cas, en couple, lorsque loin des LAT (*Living Apart Together* ou vivre ensemble séparément), des VCCS (couple vivant chacun chez-soi) ou encore des CNC (pour couple non cohabitant), l'entente repose d'abord sur la manière de partager des univers : quand tu quittes ton chez-toi pour venir t'installer chez-moi et que nous décidons alors de vivre chez nous, cela se résume simplement en une affaire de trait d'union.

En famille, c'est quelque peu différent. Telle une tribu, nous essayons de répondre à un besoin de familiarité, celui-ci nous pousse à encourager des pratiques affectueuses pour favoriser le bien-être chez soi. Soit-disant qu'il suffit d'encourager les liens sociaux et d'envisager simplement le bonheur d'être ensemble, mais en pratique chacun semble faire comme il peut.

Et se laissait embrasser sur la joue...

Tant biologiquement que psychologiquement, les ruptures de rythmes sont nécessaires. Elles nous invitent à envisager, ici, un **chez-soi secret**, de celui qui reste personnel voire inaccessible. L'échelle d'appréhension du chez-soi se déploie alors de la maison au geste en passant par la pièce, la zone d'espace, l'objet. *Nul ne partagera au fond, ce que Swann a ressenti en donnant ce baiser !*

LES LIMITES DU CHEZ-SOI OU L'OUBLI DE CHEZ SWANN

Sur le seuil, comme en équilibre instable entre intérieur/extérieur, concret/immatériel, être/avoir, que faire quand la quête du chez-soi semble nous avoir troublé ?

On oublie, hier est si loin, si loin d'aujourd'hui...

Il convient de s'interroger sur le sens même du chez soi, comme espace psychique propre à la personne. Nous arrivons alors à douter de la permanence de notre identité : pouvons-nous ne plus avoir de chez-soi ? Ne plus avoir de chez nous, du tout ? Quand n'a-t-on plus de chez-soi ? Qu'est-ce qui n'est plus le chez-soi ? N'est plus le chez-soi ce qui devient espace public, ce à quoi les autres ont un accès de leur propre chef.

Je ne voudrais pas refaire le chemin à l'envers...

... Mais dans ce cas, le chez-soi ne serait-il pas l'art de faire ses choix ? •



DÉCORATION

CHEZ-SOI COMME UNE DEUXIÈME PEAU...

Dans notre société actuelle axée sur le culte de la performance, de la compétition et de la perfection, le stress nous assaille. Nous passons nos journées à courir et rêvons chaque jour du retour à la maison. Ce moment où l'on ferme la porte, où l'on se retrouve enfin chez-soi.

Ninou Etienne

Une bulle, un sas de décompression, le besoin de se ressourcer... Mais voilà, nous sommes nombreux, pour qui notre chez-soi ne nous correspond pas : ça ne colle pas parfaitement, ça ne nous ressemble pas vraiment ! Bref, nous n'avons pas le temps de nous en occuper, pas les moyens d'entreprendre sa transformation ou encore pas d'inspiration... Pourtant, être bien chez-soi est essentiel, même si tout le monde ne possède pas les clés pour faire de son intérieur un vrai cocon.

Nous sommes bombardés d'émissions TV déco, de magazines d'architecture, de blogs déco... On nous explique que c'est facile, que tout le monde peut y arriver. On essaie alors de reproduire ce que l'on voit, mais voilà qu'à chaque fois, il nous manque ce

petit quelque chose pour que le résultat nous plaise.

Pourtant c'était très beau dans l'émission ! On ne comprend pas pourquoi cette couleur qu'on trouvait sublime, ne fonctionne pas ici. On commence à douter : on n'aurait peut-être pas dû abattre cette cloison ou déplacer ce canapé ? Rien ne semble à sa juste place. Voilà qu'on oublie une chose fondamentale, ce qui est beau chez les autres ne l'ai pas forcément chez nous.

La fonction première de notre maison est de nous abriter. Mais inconsciemment, c'est aussi et surtout un prolongement de notre moi et de notre corps.

Ce n'est pas un hasard, si nous appelons notre maison, notre intérieur. C'est notre territoire privé et en cela, il



© Julien Fernandez

▲ Quelques objets (ludiques ou décalés, ou tout simplement des objets, qui nous font plaisir ou encore des souvenirs) suffisent parfois à égayer le quotidien. / FusionD

◀ Le décroissement et la création d'une grande ouverture sur le jardin ont permis d'agrandir l'espace, de faciliter la circulation et d'avoir un bel apport de lumière. / FusionD



© Julien Fernandez

▲ La décoration très marquée (choix des matériaux, couleurs, mobilier...) reflète parfaitement la personnalité de la cliente. / FusionD

est essentiel qu'il nous ressemble pour que l'on s'y sente bien. Rentrer chez-soi représente les retrouvailles avec une atmosphère unique, un lieu où l'on peut se sentir vraiment soi. D'où l'importance de bien choisir son espace de vie, cet endroit où l'on va évoluer, ce lieu où on compte se ressourcer... Mais tout le monde ne ressent pas forcément ce sentiment de bien-être chez-soi, il est parfois difficile de le mettre en mots, de l'exprimer, pour pouvoir vraiment l'expliquer.

« Personnellement, en début de projet, je prends beaucoup de temps pour partir à la rencontre de mes clients ; je les bombarde de questions, pour apprendre à les connaître, pour les impliquer dans le projet. Mon credo "je ne travaille pas pour les clients, mais avec eux". Face à des réticences ou des difficultés à livrer les informations, j'assimile la décoration à de la couture. Avec eux, je suis un peu comme une couturière, il faut qu'ils acceptent de me donner leurs mensurations pour que je puisse leur fabriquer un beau costume, pour que je leur dessine une deuxième peau.

Il m'est parfois arrivé de refuser un client, non par prétention, mais simplement car je n'arrivais pas à capter l'essence de la personne et qu'en définitive, je savais déjà qu'elle allait être déçue. Un projet réussi est celui que le client s'approprie immédiatement. Il faut qu'il donne de lui-même, pour qu'il se sente bien chez lui par la suite. Mon plus beau compliment reste celui d'une cliente qui m'a dit, suite à la ré-

novation de son appartement : "maintenant, j'aime rentrer chez moi". »

La décoration et l'architecture d'intérieur peuvent donc jouer un rôle essentiel dans cette quête du bien-vivre. Que l'on décide d'entreprendre une rénovation complète ou simplement de revoir la décoration, cela aura un effet direct sur notre vie au quotidien. Si vous êtes accompagné d'un professionnel, il devra savoir analyser vos besoins, identifier vos envies et comprendre vos priorités.

Cette rencontre humaine est primordiale. Il faut que le courant passe dès le premier contact. Qu'un lien se tisse. Qu'une certaine intimité se développe afin de pouvoir créer une ambiance, une atmosphère, un style qui corresponde à la personnalité des clients. Une fois l'alchimie en place, le professionnel travaille, considère l'ensemble des paramètres qui vont pouvoir faciliter la vie (la distribution, la fonctionnalité des pièces, les volumes, la circulation d'un lieu...), rendre plus joyeux (l'apport de lumière par exemple), améliorer le confort par l'intermédiaire du choix des matériaux, et rendre le lieu unique grâce aux choix des couleurs, des objets de décoration, du mobilier, des luminaires...

Les notions créatives et techniques permettent de traduire les besoins et les envies des clients. Nous interprétons ce qu'ils nous disent. C'est pourquoi, dès le départ, il est important qu'un lien de confiance puisse s'établir. Le projet est une alliance,



▲ Un papier peint et des couleurs douces soulignent l'esprit confort et cocon, essentiels pour une chambre d'enfant. / FusionD

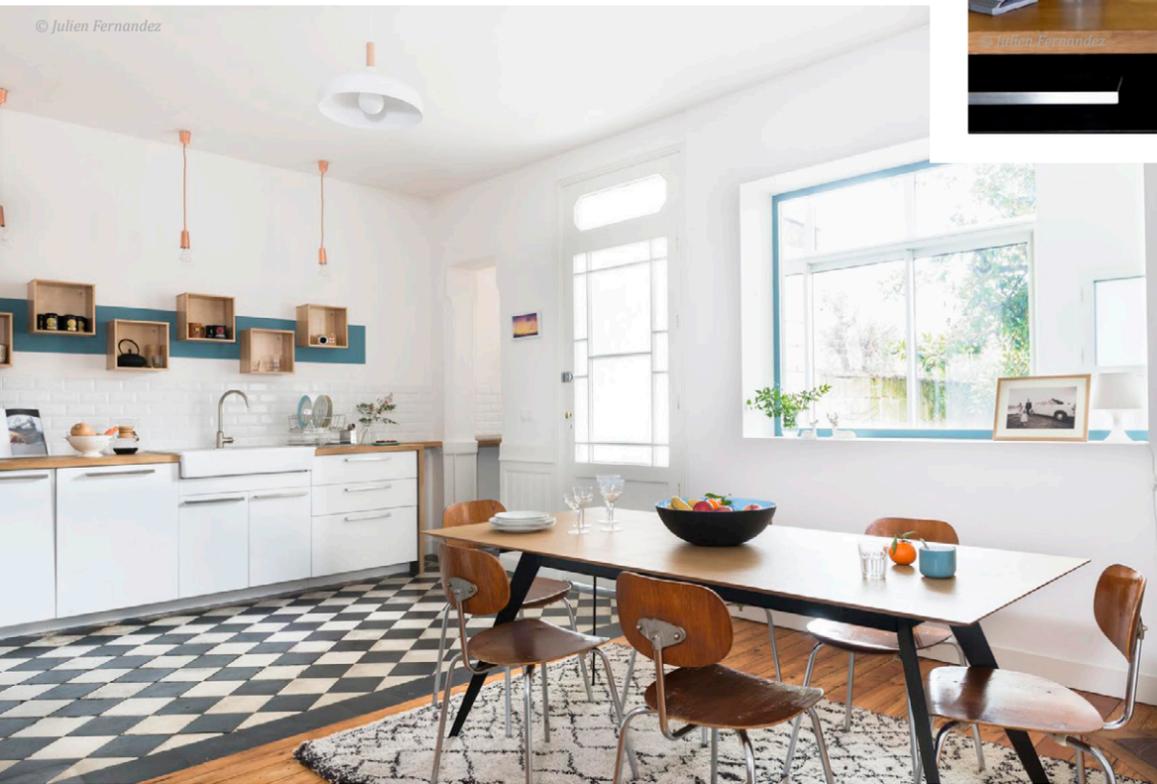
qui nous permet de répondre à leurs désirs, tout en allant plus loin pour les surprendre.

Comme chaque personne est unique, les projets doivent l'être aussi. Atteindre ce but est passionnant, car il contribue à aider les gens à être heureux chez eux. La bonne nouvelle, c'est qu'il ne faut pas obligatoirement un gros budget pour revoir son intérieur, il suffit parfois de changer la disposition de quelques meubles, de rajouter quelques objets ou encore de modifier une couleur... Si on réfléchit bien, notre bonheur est donc, une fois de plus, à porter de main ! •



© DR

NINOU ETIENNE, décoratrice-architecte d'intérieur, a travaillé pendant plus de treize ans à l'étranger. Polyglotte et voyageuse, elle a finalement posé ses bagages à Bordeaux. Elle a co-créé FusionD (www.fusiond.fr) en 2007 et dirige aujourd'hui l'agence.



© Julien Fernandez

TÉMOIGNAGE

POUR SUIVRE LE CHEZ MOI PENSER L'HUMANITÉ EN MOUVEMENT

Le nez collé à la fenêtre de la voiture de mes parents qui m'emmenait vers la France, c'est ainsi que je me suis vraiment rendue compte que j'étais en mouvement ! Les arbres couraient trop vite, comme avait l'habitude de dire ma grand-mère, et je n'arrivais pas à fixer un point à l'extérieur. Désormais, je le sais : le mouvement non préparé peut donner le vertige.

Irina Dobre



"Pour faire suite à votre demande d'inscription, vous êtes attendue Bureau 25, bâtiment F, le 16 septembre 1999 à 14h30".

C'est avec ces mots, que commence pour moi la mouvance vers Montpellier. Deux ans auparavant, j'avais envoyé, un peu au hasard, des dossiers pour venir étudier en France. Pourtant, au moment du départ, mon cœur était bien engagé dans une histoire d'amour et mon parcours pédagogique avait déjà commencé dans une université, chez-moi à Bucarest. L'adolescente que j'étais se plaisait bien chez maman et papa. Pas de rêve de partir, oubli total de ces dossiers qui avaient été envoyés vers la France. Soudainement, voilà qu'aux yeux de mes parents, l'avenir était meilleur ailleurs. Avaient-ils le droit de laisser leurs sentiments interférer avec le devoir parental de garantir le meilleur à leur enfant ?

3000 km de débats intérieurs, de regards et de paysages fuyants... Et il y eu le vertige ! Il dura plusieurs mois... De nouveaux points d'ancrage se sont ensuite développés, le mouvement ne s'est plus jamais arrêté et avec lui, la quête d'une sérénité et d'une stabilité d'identité.

DE MOI À MOI...

**Qui suis-je ?
Qu'est-ce qu'un chez-soi ?
Comment parler de soi ailleurs ?
Quelle est ma culture ?**

Tout commence à travers l'autre... Ainsi, j'ai appris à me connaître davantage, en allant à sa rencontre. Au départ, il m'a fallu comprendre comment il pensait, comment il agissait ou comment il entrait simplement en relation avec d'autres... avec moi ?

Ce n'est seulement qu'après que je lui ai parlé de moi, avec mes mots mais aussi, souvent, en reprenant les siens.

Petit à petit, j'ai pris conscience, que pour moi, « être chez-soi » n'était lié à aucun espace physique, aucune ville ou pays, ni odeur ou souvenir. « Être chez-moi » signifie encore aujourd'hui plutôt un sentiment d'appartenance à une certaine culture. Par culture, j'entends un système de sens ou d'interprétations données aux paradigmes qui constituent notre rapport au monde (la naissance, la maladie, la mort...). Se sentir chez-soi c'est avoir la possibilité d'être en harmonie avec sa représentation du monde et la partager avec d'autres.

En cela, nous avons tous besoin d'un chez-soi, il nous rattache à notre histoire, à notre représentation de la vie et du monde. Le sentiment d'être à la maison est universel et vital pour notre survie à tous.

Toutefois, prenons garde aux généralités, ici la poursuite de chez-moi induit ma propre itinérance ; mon histoire d'immigration est celle-ci, mais il en existe tant d'autres, chacune prenant des faces bien diverses.

DE MOI À VOUS...

Comment parler avec justesse du phénomène de migration ?...

... des immigrants ? Comment couvrir autant d'aspects humains, sociaux, économiques et géopolitiques ?

Dans le prolongement du chez-soi et dans ma propre résonance, je serais

tenté de connecter ce phénomène au facteur culturel, un de celui qui met le plus de temps à évoluer. Il semblerait que c'est ici que l'intégration des immigrants y puise toute sa difficulté. La diversité culturelle est tellement complexe à comprendre, voire parfois à accepter.

Quel est l'élément déclencheur pour quitter son chez-soi ? Agir par instinct de survie, par espoir, par compulsion, par mimétisme ...

Ceux qui partent et vivent la migration sont très souvent dans la rupture, le déchirement, la souffrance, le vertige. Ceux qui les accueillent et qui les observent sont divisés entre des réactions de soutien ou de rejet.

Chacun a sa propre grille de lecture, son interprétation, chacun est plus ou moins disposé à l'introspection, au désir de trouver un sens.

DE VOUS À NOUS...

Aujourd'hui on parle beaucoup d'identité, d'intégration, de tolérance. Est-il naturel d'être tolérant ?

L'actualité chargée nous donne un aperçu des différences d'acceptation de l'autre et de la manière dont on souhaite vivre avec lui. Le vivre ensemble devient de nos jours à la fois une nécessité, un enjeu et un idéal. Si les gens se rencontrent uniquement sur la question de la différence sans considérer également leur base commune (leur universalité), le vivre ensemble devient une illusion, voire une tragédie humaine.

Alors, si chacun a un rôle à jouer, je tente, à mon échelle, de réunir le plus d'informations sur le sujet (chiffres démographiques, statistiques économiques, éléments d'histoire géopolitique) en évitant de formuler des jugements. Un doux rêve ?...

J'aimerais pourtant faire prendre conscience aux gens qui m'entourent, qu'il est moins optimal et plus énergivore de penser uniquement en terme de différences. Nous nous privons ainsi de tout un pan de construction d'un vivre ensemble inévitable. •



IRINA DOBRE

Formatrice en management inter-culturel et consultante en stratégies de communication, Irina puise son énergie dans le croisement des cultures roumaines et française. Elle accompagne également des personnes et des organisations dans la mise en place d'un changement. Habitant actuellement à Bordeaux, elle vit en France depuis 1999 et retourne régulièrement en Roumanie pour revoir sa famille restée au pays. www.ditcomm.eu

INVITER LA POLITIQUE POUR S'INVITER EN POLITIQUE

Seriez-vous prêt à faire de la politique chez vous ? La plupart des Français répondraient spontanément « non ». Pourtant, cette relation entre le chez-soi et la politique semble bel et bien se renforcer.

Fabrice Berrahil



Dans les mois suivant son élection, le président Valéry Giscard D'Estaing allait dîner avec son épouse chez des Français ordinaires pour conjurer le sort de notre monarchie présidentielle. Sous la 4^e République, Pierre Mendès-France s'invitait déjà chez nous par des causeries radiophoniques tous les samedis soirs de juin 1954 à janvier 1955. Cette radio, souvent associée à l'intimité, avait déjà introduit avec force la politique, la grande, au domicile des Français : 14 ans plus tôt, par la voix d'un général, les Français parlaient aux Français. De nos jours, les campagnes électorales remettent au goût du jour cette intrusion au domicile des citoyens. Ceux-ci sont incités à organiser des réunions d'appartement. Plus spectaculaire encore, en 2012, 80 000 volontaires de la campagne présidentielle de François Hollande sont allés méthodiquement frapper à la porte de plus de 5 millions de foyers. Les évolutions, numériques notamment, de la société favorisent aussi cette incursion de la politique chez-soi. Les frontières entre vie personnelle, professionnelle et publique s'estompent. Nos murs Facebook, fenêtres numériques de nos domiciles, accueillent des conversations

d'essence finalement très politique : mariage pour tous, Charlie, réfugiés, impôts, éducation... des débats, plus ou moins positifs, apparaissent au cœur de nos intimités numériques entre et avec des amis parfois plus ou moins proches. La politique entre ainsi chez nous dans les valises de nos interactions sociales de plus en plus ouvertes et dynamiques. Plus déterminant, le chez-soi est aussi manié en politique d'une autre manière : dans les idées et les discours. Cela s'est entendu avec fracas ce 6 septembre 2015 à Marseille. Aussi bruyantes que les bruits de bottes, les travées frontistes hurlant à l'unisson des « on est chez nous ! » répondaient aux diatribes de « la fille de » dirigées contre des réfugiés opportunément dénommés « migrants » ou « clandestins ». C'est ainsi que des humains, qui ne sont d'ailleurs pour rien dans le choix du lieu qui les a vu naître - pour une durée d'ailleurs insignifiante à l'échelle de notre planète - décident de placer la notion de « chez nous » dans le registre de la possession territoriale et animale. Aux antipodes idéologiques, des milliers d'autres humains utilisent le « chez nous » comme une arme politique, aussi concrète que symbolique,

en se portant volontaires pour héberger ces voyageurs en détresse grâce notamment à un site internet créé en quelques heures (aiderlesrefugies.fr avec le soutien de l'association Singa). Chacun observe ainsi « la vie de la cité » entrer chez-soi et comprend que son chez-soi fait partie de cette cité. Ce lien partagé chez chacun de nous n'est-il pas finalement ce qui nous distingue de l'animal et n'est-il pas en rapport avec ce que nous appelons humanité ? •



FABRICE BERRAHIL

Associé de l'agence Relations d'Utilité Publique, Fabrice est consultant en communication politique et en stratégies digitales. Il enseigne à l'Université Bordeaux Montaigne, forme, conseille et accompagne des élus, des collectivités, des associations et des ONG.

HOME SWEET WORK !

Quelle place prend notre travail dans notre lieu de vie ? Est-ce que j'organise ma vie personnelle, de couple, de famille, en fonction du client, du prospect potentiel, du rendez-vous du lundi, du mardi voire du jeudi... ? Comment sauvegarder ma part d'intimité ? Comment orchestrer l'équilibre entre domaine de vie personnelle et domaine de vie professionnelle ?

Lucie Llorens



Ambiance 90's : Lenny Kravitz, Simply Red et autres pop stars de l'époque me transportent. J'ai 20 ans. 9 m² : mon premier chez moi. Un bureau, une chaise, un lit de 90 cm, une table de chevet, une bibliothèque. En somme un studio neuf, totalement meublé, pour la parfaite étudiante que je tends à devenir. Puis, c'est le grand saut ! Premier CDI, 23 ans. 35m². Un canapé lit (que je n'ai pas choisi) pour les invités, une table en pin rapatriée, un lit deux personnes. Enfin, un lit ! Un sommier, un matelas et quatre pieds. Un lave-linge et une Twingo ! L'équipement parfait de « nouvelle ménagère active » qui s'assume enfin ! Qui dit CDI, dit parfois, Clio de fonction. 2,5 m² à prendre en considération. Oui, car ma voiture, c'est aussi mon chez moi, le prolongement de mon lieu de travail. Huit heures par jour passées dans son habitacle, plus qu'un espace de vie, un lieu d'intimité. Gobelets de café, miettes de gâteaux, CD, Rire et Chansons, France Infos en passant par RTL, Chérie FM ou Nostalgie (dans le Tarn ! Oui dans le Tarn, toutes les ondes ne diffusaient pas jusqu'à Graulhet !), bouteilles

d'eau, canettes de Coca-Cola. Stylo Bic et papier froissé pour noter les contacts des prospects ou ceux des concurrents, le tout perdu dans les zones industrielles. Paysages d'automne... Ah c'est beau le Tarn en automne ! Y a pas à dire, c'est franchement beau ! **Ambiance 00's : Black Eyed Peas, U2, Morcheeba, Buena Vista Social Club, Ayo, Norah Jones, Cold Play, Muse.** A l'aube de la Sainte-Catherine... 60 m². T3. Une pseudo vie à deux (l'un à Toulouse - l'autre à Paris puis l'un à Toulouse - l'autre à Bordeaux) et deux lieux de travail : un bureau dans un centre d'affaires et comme si cela ne suffisait pas, une chambre de 10 m². Oui, une chambre réservée au travail et débordant parfois même dans le séjour transformé au besoin en imprimerie : plaquettes, propositions commerciales, cartes de vœux... **Ambiance 10's, alternance entre Les p'tits loup du Jazz, Art Mengo, - M - , Mozart, Debussy...** 70 m². T3. Vie de famille et activité de société unipersonnelle de prestation de services. Rendez-vous d'affaires et *home*. Courses. Rangements. Ménage. Pet Shop, doudous et dessins à pro-

fusion... Tancarville, étendoir à linge, quoi !... Confrontation d'organisation de vies où j'avoue que le professionnel aurait pu largement prendre le pas sur le personnel. Attention, danger pour ma vie de famille à un moment donné. Établir dans son chez-soi un lieu de travail présente autant de facilités que d'opportunités à développer. Priorité aux envies ! Voilà que je deviens la reine de la gestion du temps et de l'organisation : exit les collègues qui prennent leur pause café dans votre bureau, celles qui viennent vous voir sans but précis ! Exit le stress des embouteillages ! Courses dans les grands magasins aux heures creuses, démarrage d'une p'tite machine à laver en plein « module comptabilité ». Flexibilité pour les imprévus domestiques ! Toutefois méfiance, le cloisonnement du temps et de l'espace est quelque chose d'infime. Et si pour ouvrir son chez-soi au travail, la motivation restait l'une des clés principales ? •



LUCIE LLORENS

Enfin chez-moi ! Ayé, j'ai trouvé ! Les repères indéfectibles et précieux du cocon intérieur qui est le mien. Nourricier, bienveillant, ludique et spontané. C'est un chez-moi en couleurs pourfendeur de grisaille automnale et générateur d'ambiance doucement chaleureuse.

ENVIRONNEMENT

VIENS CHEZ MOI, J'HABITE UNE JUNGLE EN PLASTIQUE

Samedi après-midi, 16h45, Ikea de Bordeaux-Lac. Je n'ai rien à acheter mais comme d'habitude je vais ressortir avec des bougies qui sentent les parfums de synthèse pour lieux d'aisance. Au bout du long couloir, une forêt tropicale en pots m'attend, les feuilles lustrées plus vertes que jamais. Des arecas, des yuccas, des ficus aux troncs tressés (WTF?) et des mini-cactus sous serres en plastique ; une profusion d'espèces en attente d'adoption sous la lumière froide des néons d'un hangar sans charme ni autre usage que celui de la consommation. Le grand panneau laisse lire « Plantes d'intérieur ». C'est curieux, une plante qui vit à l'intérieur. Je pensais qu'une plante, par définition, ça poussait dehors. Qui sont ces plantes clonées et d'où viennent-elles ? Levons le mystère sur ces végétaux qui sont chez nous sans être chez eux.

Nicolas Deshais-Fernandez

CONSOMMER DE LA BOUGIE QUI PUE, POURQUOI PAS ; CONSOMMER DES ÊTRES VIVANTS, C'EST PLUS DÉLICAT.

Coupons court aux idées reçues, là, maintenant, tout de suite parce qu'il suffit. Les plantes d'intérieur n'existent pas ! Ce sont des plantes venues d'ailleurs qui ne peuvent pas s'acclimater et qui de fait doivent rester au chaud dans nos maisons pour éviter de se les geler dehors. Quand j'entends une copine me dire, sans ironie : « Ah bon ??? Les plantes d'intérieur, ça ne poussent pas à l'intérieur ? Mais ça vient d'où alors ? » J'ai envie de la gifler ! Comment en est-on arrivé là ? Et moi, de lui répondre, non sans agacement : « Non mais sérieux, à l'intérieur, elle fait comment la graine pour pousser ? Elle trouve un pot vide dans ton salon comme un Bernard-L'ermite trouve une coquille dans la mer ? » Le dialogue était rompu et j'ai perdu une amie.

Tous ces végétaux, produits pour satisfaire nos besoins de nature artificielle, existent dans la vraie vie - celle de dehors, pas celle de Secret Story. Les arecas en Indonésie, les ficus au Cambodge et les yuccas encore moins loin, au Cap Ferret. Mais attention, je ne parle pas d'origine, je parle d'aires de répartitions. Une plante tropicale ne pourra pas pousser sous un climat montagnard et inversement. C'est une question d'affinité. Sauf que, l'Homme, espèce envieuse, veut posséder tout ce qu'il désire. Il veut un palmier chez lui ? Qu'à cela ne tienne, il aura un palmier et peu importe si le principal concerné n'est pas d'accord. De toute manière une plante ne parle pas, et ça, c'est plutôt pratique. Ni une ni deux, le palmier est placé dans un pot riquiqui juste derrière la baie vitrée d'une maison individuelle de lotissement. Au fil des jours, les pointes des feuilles commencent à noircir. La belle affaire, qu'on lui coupe les pointes ! Puis, petit à petit, les feuilles jaunissent et se ramollissent. On bassine donc son pot pour imbiber ses racines d'une eau traitée et javellisée. On s'obs-



© A.Roy



© A.Roy

tine, on recommence à bassiner et on s'étonne de ne pas avoir la main verte. À aucun moment on ne se dit que ce pauvre palmier n'est pas adapté, ni derrière une baie vitrée ni ailleurs dans la maison. Il finit par mourir mais qu'importe, on ira à Bordeaux-Lac en acheter un autre parce que ça fait un trou dans la déco et qu'un palmier, c'est quand même « hyper sympa ». Si seulement vous saviez comment ces palmiers sont produits. Comme ces poussins qui ne voient jamais le soleil, les plantes vertes du géant suédois sont « cultivées » en batterie. Elles sont perfusées dès la naissance pour pousser rapidement, droit et avoir de belles grandes feuilles bien vertes. Ici, on ne vend ni cicatrice sexy, ni décoloration hype. On veut de l'homogène, du

pareil, du standard. Il paraît que ça rassure le consommateur. Rassuré de quoi ? Les mystères de la grande distribution. Allez savoir.

La question qui se pose derrière tout ça, c'est pourquoi vouloir à tout prix une plante verte qui ne ressemble pas à une vraie plante ? (Il faut également observer le vocabulaire utilisé : plante verte ; au cas où la plante serait fuchsia, sait-on jamais, mieux vaut préciser sa couleur). Quelle est cette dramatique contradiction d'un besoin de nature exprimé par de l'artificiel ? Qu'est-ce qui se passe dans la tête d'un consommateur lorsqu'il voit une plante verte stéréotypée ? Les questions sont ouvertes, je n'ai pas la réponse mais une profonde crainte. ●



© Dominique Tivent

NICOLAS DESHAIS-FERNANDEZ
Nicolas est paysagiste DPLG et botaniste. Il collabore avec Gilles Clément, le collectif Coloco et le Jardin Botanique de Bordeaux tout en développant ses propres projets hybridant la ville et le végétal avec un regard biologique non conventionnel. Retrouvez-le sur la page de son atelier www.facebook.com/atelierndf

ÉVASIONS

CARNET DE VOYAGE : 7 JOURS À VENISE

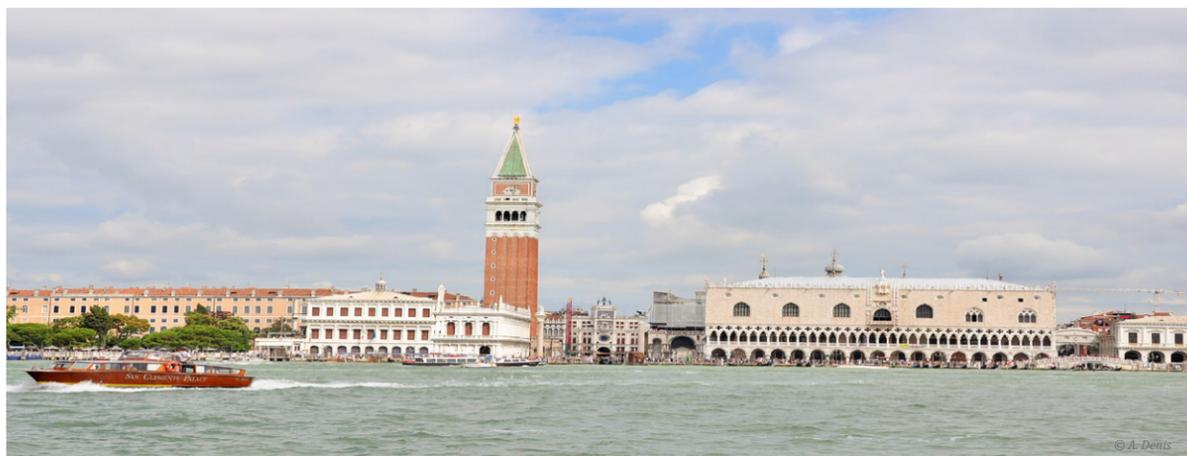
On croit tout savoir sur Venise, tant elle est photographiée, écrite, visitée... On dit qu'elle va bientôt disparaître, engloutie par la lagune. Mais pourtant, ce musée à ciel ouvert qui s'impose désormais comme ville-phare de l'art contemporain, est toujours aussi vivant et dynamique.

Annabelle & Sophie Denis



Symbole de Venise, le lion majestueux

Tous les deux ans et depuis 120 ans, la biennale d'art contemporain vient réveiller la belle endormie, attirant les artistes du monde entier qui rivalisent d'ingéniosité pour occuper les grands espaces de l'Arsenale (on se souvient encore du lustre en tampons hygiéniques d'une Joana Vasconcelos encore inconnue, de la voix de Louise Bourgeois animant le petit phare, des tapis flottant dans les bassins...) et les pavillons des Giardini. Les événements collatéraux sont une occasion unique de pénétrer les Palazzi du Grand Canal autrement fermés à la visite, de passer les «portes d'eau», de gravir les marches qui mènent au piano nobile et celles qui mènent sous les charpentes. On peut ainsi rêver à la splendeur passée, imaginer les fêtes devenues silencieuses, déplorer la dégradation des fresques ou encore admirer ce que l'art contemporain a de plus novateur.



NE VOUS ARRÊTEZ PAS AUX CLICHÉS ET IDÉES REÇUES



«À VENISE, IL Y A TROP DE TOURISTES, PARTOUT !»

Débarqués de véritables monstres des mers, les touristes ont la bonne idée de se déplacer groupés derrière un porte-étendard et d'arpenter toujours les mêmes axes, à heures fixes. On évitera donc San Zacharia le matin, le Pont des soupirs et la place San Marco jusqu'au pont Rialto.

«L'ÉTÉ, IL FAIT CHAUD ET ÇA PUE !»

Bon, à 38°C, début août, c'est vrai qu'il fait chaud. Pour l'odeur, il peut arriver qu'un canal en travaux sente parfois un peu fort, mais l'absence de pollution automobile est tellement agréable qu'il serait mal venu de faire "la fine narine".

«SEULS LES AMOUREUX PEUVENT APPRÉCIER VENISE.»

Pas nécessairement, mais si vous l'êtes et que votre chambre donne sur le Grand Canal, vous y resterez...

«VENISE, C'EST CHER.»

Évidemment, il faut savoir se méfier des endroits trop romantiques et touristiques. Heureusement, on peut préférer les quartiers populaires. Si, si, il y en a !

«C'EST UN LABYRINTHE, OÙ ON SE PERD TOUT LE TEMPS.»

Libre à vous de ne pas suivre les pancartes "San Marco", "Rialto" ou "Ferrovia" qui ponctuent les murs de la ville ; de demander votre chemin aux habitants qui vous guideront en quelques gestes... Tant, c'est un plaisir de se perdre dans le dédale de ruelles, de ponts et de canaux : une autre façon de découvrir la ville !

QUELQUES ASTUCES POUR BIEN VIVRE À L'HEURE ITALIENNE



Bouteille d'eau en poche : fidèle compagne de vos pérégrinations, vous la rechargerez tout au long de la journée aux fontaines publiques, l'eau de la ville étant potable.

Déjeuner sur le pouce : par une chaleur de plomb, les tramezzini seront vos alliés : petits triangles de pain de mie garnis, économiques, à choisir en vitrine dans les bars. On adore "tonno cipolla", "granchio uovo", "gamberetti rucola".

Goûtez Venise au-delà de l'Italie : oui, les pizzas peuvent être délicieuses, mais laissez-vous charmer par les saveurs des Spaghetti vongole, fameuses pâtes aux palourdes, du Fegato alla veneziana, foie de veau émincé servi avec une compotée d'oignons ou d'un bronzino grillé à San Basilio, bar ou loup de mer tout juste pêché : un régal.

Spot apéro : sur le quai de la Giudecca ou sur des Zattere, il se prend vers 19h quand la lumière est la plus belle ; également envisageable sur le Campo Santa Margherita pour une ambiance plus citadine. Pour l'harmonie colorée, on choisira entre le Spritz Aperol orangé ou le Campari Spritz rouge.



Spritz e patatine face aux Zattere

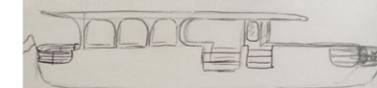
CARNET DE VOYAGE



San Gorgio Maggiore
© S. Denis



© S. Denis
Leone Arsenale



© S. Denis
Patapuffo linea

L'ESSENTIEL DE NOS 7 JOURS

Un programme parmi d'autres, pour sept jours de balades, de visites et de découvertes... qui ne suffisent jamais !



Le Grand Canal et ses palazzi

JOUR 1 PRISE DE REPÈRES DÈS L'ARRIVÉE

■ A bord du *Vaporetto Linea 1* pour sillonner le Grand Canal et prendre nos marques.



Arsenale Pavillon Italien

JOUR 2 BIENNALE, DIRECTION L'ARSENALE

■ Difficile à résumer. Ce qui fut le plus grand chantier naval de la ville reste propriété de la marine militaire et de la commune et s'ouvre à nous spécialement pour la biennale. On pourra regretter cette année que les immenses espaces de l'Arsenal soient cassés par des cloisons qui forment un labyrinthe peu lisible. L'installation du cubain Ricardo Brey, composée d'une vingtaine de vitrines présentant des vanités faites de matériaux divers, est absolument fascinante.

■ Balade dans Castello, passage au-dessus du Rio dell'Arsenale face au majestueux portail d'entrée de l'Arsenal pour saluer les quatre lions de marbres symboles de Venise.

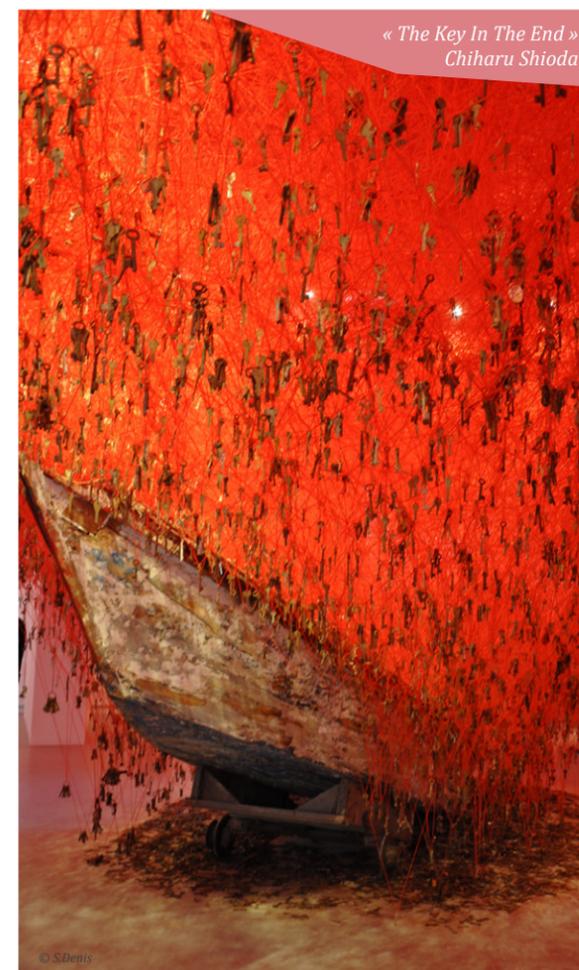
JOUR 3 CAP SUR LES ÎLES

Au départ de Fondamenta Nuove, d'un coup de *Vaporetto*, gagnez la magie des îles de la lagune.

■ Murano, place forte des maîtres verriers, est réputée dans le monde entier pour son savoir-faire millénaire. La Fondazione Berengo y investit un ancien fourneau sur le Campiello della Pescheria, pour mettre en avant la création verrière contemporaine, pour l'exposition *Glasstress Gotika* (nous cherchons encore la logique de la présence d'un dromadaire dans les locaux...).

■ Direction Burano, une île magique et rayonnante de couleurs vives : il n'y a pas deux maisons qui se suivent et qui soient de la même couleur ! Un cadre des plus dépayés pour flâner entre canaux et ruelles, faire des photos, déjeuner sur une placette à l'ombre, voire se laisser tenter par les dentelles artisanales.

■ Dernière étape : Torcello. Si ce fut la première île peuplée de la lagune au VI^e siècle, elle est aujourd'hui presque déserte (hormis les moustiques). Alors, pour les plus motivés, poussez la navigation jusqu'à cette île mystérieuse et gagnez le privilège d'admirer les mosaïques byzantines et romaines de Santa Maria Assunta, la plus ancienne cathédrale de Venise, après une bonne marche à pied dans un flot de touristes...



« The Key In The End »
Chiharu Shiota

JOUR 4 BIENNALE CÔTÉ JARDINS

■ Les Giardini sont la seule étendue de verdure de la ville. Les différents pavillons nationaux, construits au fil des ans depuis la création de la Biennale, illustrent les différents mouvements architecturaux du XX^e siècle et abritent pour l'occasion une sélection d'artistes du monde entier. Un petit cocorico pour le pavillon français, très poétique cette année avec une installation de Céleste Boursier-Mougenot intitulée *Révolutions* constituée d'arbres qui se meuvent doucement grâce à l'énergie générée par l'écoulement de leur sève. Mention spéciale pour le pavillon japonais où une œuvre de Chiharu Shiota intitulée *The Key in the Hand* vous plonge dans un entrelacs de fils rouges auxquels sont suspendues des clés par milliers, de toutes sortes, au milieu de deux barques rappelant le sort des migrants.

JOUR 5 : PRENDRE LE TEMPS SUR LE DORSODURO

C'est un peu le quartier latin vénitien, témoin de la grandeur passée de la Cité des Doges et de la dynamique de l'art contemporain.

Nous nous laissons gagner par cette ambiance si particulière, si plaisante.

■ La Salute (basilique Santa Maria della Salute) : plus belle d'extérieur que d'intérieur, on admire les statues baroques qui dansent sur ses toits.

■ Punta de la Dogana : ancienne douane de mer restaurée par l'architecte japonais Tadao Ando, elle abrite les collections de François Pinault, toujours somptueusement présentées, tout en sobriété. Un vrai dialogue entre les œuvres, la lumière et leur décor.

■ Sur le quai du côté du canal de la Guidecca, vous quittez la lumière pour les sombres anciens entrepôts de sel. Là, une installation vidéo magnifique *Inverso Mundus* sur trois écrans gigantesques proposée par AES+F nous hypnotise et nous transporte dans un autre univers.

■ Collection Peggy Guggenheim : la construction du Palazzo Venier di Leoni ne fut jamais achevée. C'est là que celle qui fut appelée La Dogana repose au côté de ses chiens bien-aimés. Au milieu de ses collections, de belles boîtes de Joseph Cornell, un magnifique jardin de sculptures.



Belle heure pour la lumière sur Redentore



La Salute

JOUR 6 TANT DE CHOSES RESTENT À FAIRE !

- La petite île de San Gorgio Maggiore fait face à la Place Saint-Marc. Cette année, l'espagnol Jaume Plensa habite de ses sculptures filaires le chœur de l'imposante Chiesa San Gorgio Maggiore. Passage par la Fondation Cini et son ancien monastère.
- Cap sur la Giudecca pour visiter l'exposition abritée par cette curieuse bâtisse Tre Occhi, dont la remarquable façade est soulignée par d'étonnants vitraux «super-héros» et apprécier depuis le canal l'église del Redentore.
- Se perdre dans le quartier de San Polo en quête d'autres expositions de Biennale et pénétrer dans des palais décatés ouverts pour l'occasion.
- Basilique Santa Maria Gloriosa dei Frari : outre sont architecture gothique vénitienne, elle abrite nombre de chefs-d'œuvres tels que la célèbre «Assomption» du Titien, la tombe monumentale de Monteverdi et la «Vierge à l'enfant entourée des saints» de Giovanni Bellini. Et c'est là, sur le côté de la basilique, que se cache le meilleur

- glacier de Venise, avec une devanture qui ne le laisse pas deviner. Ici, pas de terrasse : les meilleures glaces se dégustent per andare. Nos coups de cœur : pistacchio (exceptionnelle), melone (envoûtante), straciatella (craquante).
- Palazzo Fortuny : difficile à trouver, ce musée vaut pourtant le détour. Outre les collections de soieries de son fondateur, il abrite depuis quelques années les expositions d'Axel Vervoordt. Après «Infintum» et «Tra», c'est «Proportio» qui s'interroge sur le nombre d'or. Mêlant art ancien et moderne, l'exposition vous promène dans les trois étages du palais. On s'assiera avec délice dans les canapés en velours du piano nobile pour admirer une table basse ornée de différents polyèdres.
- Piazza San Marco de nuit : pour nous, l'une des meilleures heures pour apprécier les façades de la Basilique Saint-Marc et profiter des concerts donnés aux terrasses des cafés mythiques de la place, tels que le Florian.



© A. Denis

Non aux gros bateaux sur la lagune !

JOUR 7 SANTA CROCE ET SAN POLO

- Ca' Pesaro : ce magnifique palais accueille deux musées, dont la Galerie internationale d'art moderne qui consacre cette année une très belle exposition à l'américain Cy Twombly, avec en particulier des peintures de roses, aux couleurs caractéristiques de l'artiste.
- Campo San Polo : une des très grandes places de Venise avec ses séances de cinéma en plein air et ses arbres, abritant de leur ombre les habitants du quartier.
- Vitraria Glass A Museum installé dans les murs du Palazzo Cavalli Franchetti.
- Galerie de l'Académie / Exposition Mario Mertz : habituellement noire de monde, c'est finalement une excellente idée d'y aller juste avant la fermeture ! Pour mieux apprécier les dorures du Quattrocento, petit quiz sur les saints et martyres (Qui porte ses seins sur un plateau ? Qui est toujours représenté percé de flèches ? Qui est représenté avec une roue ?...) N'oubliez pas d'aller voir la célèbre tempête de Giorgione qui garde tout son mystère.

En forme d'archéologie du XX^e siècle, cette 56^e édition de la Biennale se révèle un peu décevante, comme si l'avenir du monde se résumait à une vague nostalgie de son passé... mais il ne faut pas pour autant renoncer à prendre ce prétexte pour découvrir Venise autrement ! •

BIENNALE / VENISE PRATIQUE

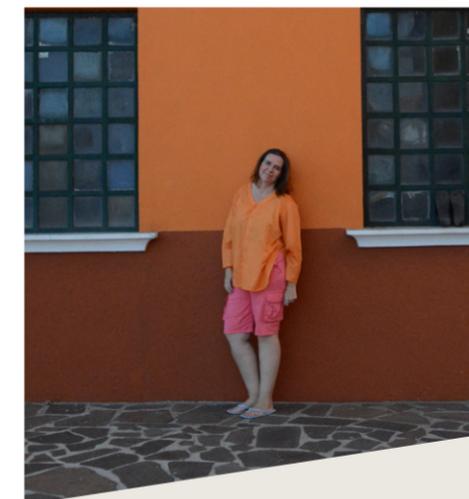
- 56^e Biennale internationale d'art contemporain, jusqu'au 22 novembre. Tout le programme : www.labiennale.org
- Pour préparer votre voyage : www.e-venise.com ou www.turismovenezia.com
- En quelques livres : ♦ Venises de Paul Morand ♦ Fables de Venise (Corto Maltese) d'Hugo Pratt ♦ Giacomo C. de Jean Dufaux et Griffio ♦ Dictionnaire amoureux de Venise de Philippe Sollers
- En quelques films : ♦ Mort à Venise (1971) de Luchino Visconti, ♦ Vacances à Venise (1955) de David Lean



© A. Denis

SOPHIE DENIS

"J'ai découvert Venise à vingt ans et d'une certaine façon, je ne l'ai plus jamais quittée. J'y passe quinze jours chaque année et le reste du temps, je rêve de la Sérénissime. L'ocre de ses façades, le bleu, vert, turquoise de sa lagune, ses couchers de soleil, son mélange terre mer peinture, tout me plaît. J'ai intégré dans mon corps son labyrinthe tortueux et connaît l'emplacement des fontaines."



ANNABELLE DENIS

"J'ai grandi avec les voyages. Le goût de Venise m'a été très tôt transmis par ma sœur Sophie, en l'écoutant me raconter la magie de cette cité lacustre. Elle est pour moi ville-lumière, ville-énergie à découvrir et redécouvrir à l'infini. Une fois la sensation de tangage passée, je m'en imprègne et me cale sur son rythme unique et enivrant."

© S. Denis

PORTFOLIO

DAVID DE RUEDA

À LA RECHERCHE DES LIEUX PERDUS

David de Rueda a 27 ans. Il photographie les lieux abandonnés au regard d'une lumière naturelle. Naturellement incroyable. De ses images survient une forme de poésie. À la fois graphique, esthétique, mystique par moment. FACES B vous propose de découvrir des extraits de sa série : *The Line*.

Le regard singulier de David de Rueda se pose sur des lieux égarés, souvent industriels. Il en tire une forme de grâce. Sombre et lumineux.

The One
© David de Rueda

Lost in Space



Night Souls



The Lost Era



© D. de Rueda

Pripyat Cafe



© D. de Rueda



Nuclear Fall



© Erwan Fichou / Théo Mercier

ÉMIXION #12

La tête bien enfoncée dans son canapé ; allongé(e) dans l'herbe de son jardin les doigts de pied en éventail ; en sautant depuis sa cuisine ; depuis la douceur du fond de son lit ; bien ancré-e dans la baignoire, avec les bulles flottant gaiement en surface ; entre amis dans la douce ambiance de l'apéro ; en famille pour savourer le goût du partage ; en solo pour s'imprégner des pieds à la tête des ondes émotionnelles... Il existe mille et une façons de profiter de la musique chez soi, sans aller s'enfermer dans des salles de concert, sans la grande foule des festivals, sans la moiteur des cafés et des clubs de fin de soirée. Et ce n'est pas le Furet qui va s'en priver !



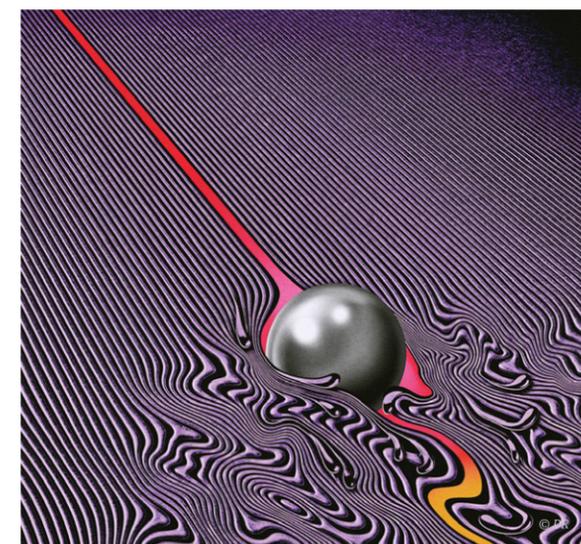
ASSOMBRI

Philip Selway - Weatherhouse
Une sortie de fin 2014 découverte avec un peu de retard, au hasard (heureux) des réseaux sociaux : une voix radieuse, de la part du... batteur de Radiohead ! Des balades sombres où le soleil tente toujours de percer par endroits, de timides et jolies résurgences du groupe précité dans la forme mélodique, des fantômes que l'on essaie d'apprivoiser et des larmes que l'on aimerait bien assécher... **Un album homemade parfait pour illustrer le thème de ce FACES B.**
www.philip selway.com



IRISÉ

Jamie XX - Colours
Isolé de The XX, il est impressionnant de voir à quel point Jamie s'envole et déploie enfin une personnalité beaucoup plus diverse que la seule noirceur pop de son groupe de prédilection. Ici l'on danse, ici l'électronique est reine dans sa légèreté, la pop vous grise et même le dub s'en mêle pour une partie de plaisirs qui fut réellement ma bande-son de l'été. Un éventail de couleurs qu'on ne se lasse pas d'écouter, de désosser et sur lequel on continue à frétiler.
www.jamiexx.com



PSYCHÉDÉLIQUE

Tame Impala - Currents
Par instants, certains groupes qui jusque-là n'avaient pas vraiment retenu votre attention, entrent en collision avec votre état d'esprit du moment. Oui on m'avait déjà dit de bien belles choses sur Tame Impala, mais dans la longueur, j'avoue que leur pop-rock me lassait. Ce *Currents* les fait désormais entrer dans la cour des grands, en premier lieu grâce à un titre d'ouverture, fort heureusement érigé au rang de single et dénommé *Let It Happen*.
Le titre *Eventually* est tout aussi prenant et vous emporte tel un slow langoureux, sans le chichi niais qui poursuit habituellement ces ritournelles-là. Le titre final *New Person, Same Old Mistakes* est lui aussi une merveille. L'album distille ce charmant venin psychédélique qui donne à leur son des tonalités hybrides fort fréquentables.
www.tameimpala.com



ÉLECTRISANT

Omar Souleyman - Bahdeni Nami
Quelle tempête que ce sept titres du Syrien Omar Souleyman - aujourd'hui réfugié en Turquie -, bien connu sur la scène internationale pour avoir notamment remixé à merveille des titres comme le *Crystalline* de Björk, le transformant en véritable tube à danser. De bout en bout, cet album est taillé pour le dancefloor et le renfort de grands noms de l'électro tels que Four Tet, Modeselektor ou Gilles Peterson, ne fait qu'ajouter à la bombe d'énergie électrisante qui déferle des mains du roi de la dabka, comme un raï dément qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus d'un zeste. Une transe que l'on aimerait voir s'appesantir sur les têtes noircies de Bachar El-Assad comme des adeptes de Daesh, ne serait-ce que le temps d'une trêve bien méritée.



POMPONNÉ

Shamir - Ratchet

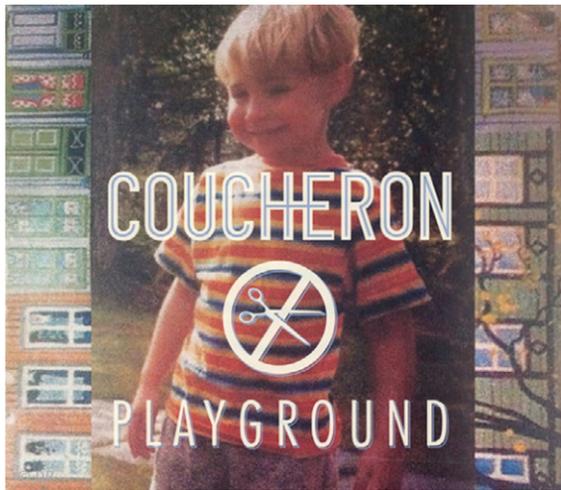
Autre bande-son qui a bercé l'été du Furet, le *Ratchet* de Shamir, subtile passerelle entre une pop-dance (il avoue ne pas détester Taylor Swift) à même de vous donner des ailes et ses influences underground telles que le Velvet Underground ou Jesus & Mary Chain (qui représentent les fondements même du rock pour votre Furet adoré). Si le côté sombre se retrouve essentiellement dans certains de ses textes, musicalement, Shamir est plutôt là pour vous revigorer et avouons qu'il y parvient quasi à coup sûr. *On the Regular*, *Call It Off* ou *Head In The Clouds* ont déjà pris place au sein de mon Panthéon personnel, et même en balade, le queer Shamir sait se révéler entièrement émouvant. Les craintes quant à sa voix sont fondées (une voix de canard qui se transforme en magie quand il chante, mais frôle souvent le frêle, à la limite de la cassure... ou du faux), espérons donc qu'il se protège pour le voir encore longtemps, car cet artiste-là est un génie ! www.facebook.com/Shamir326



BALADIN

Beirut - No No No

L'histoire de Beirut et de son charismatique chanteur-multi-instrumentiste Zach Condon, c'est avant tout une histoire de voyage. Où chaque nouvelle étape vient enrichir l'échange, conditionner le velours de sa pop orchestrale, arrondir les angles d'une musique inlassablement nostalgique. Avec une profonde attirance pour les cuivres. Ceux des Balkans comme ceux des fanfares qu'il ajoute à sa palette sans jamais dénaturer ses propres racines, son propre ton. Ce cinquième album (si l'on compte le double Ep *March of the Zapotec & Realpeople : Holland* tel un album) était forcément attendu fébrilement, après la légère déception de *The Rip Tide* : aucune déception à l'horizon, *No No No* rassemble de nouveau tout ce qui nous a subjugué depuis le départ : des balades accrocheuses, toujours émouvantes, avec toujours cet air de vouloir s'enfuir vers un ailleurs, de trouver l'espoir un peu à l'écart... C'est beau, c'est riche, c'est émouvant. Pas besoin d'être innovant. C'est déjà un trésor.



ÉNERGÉTIQUE

Coucheron - Playground

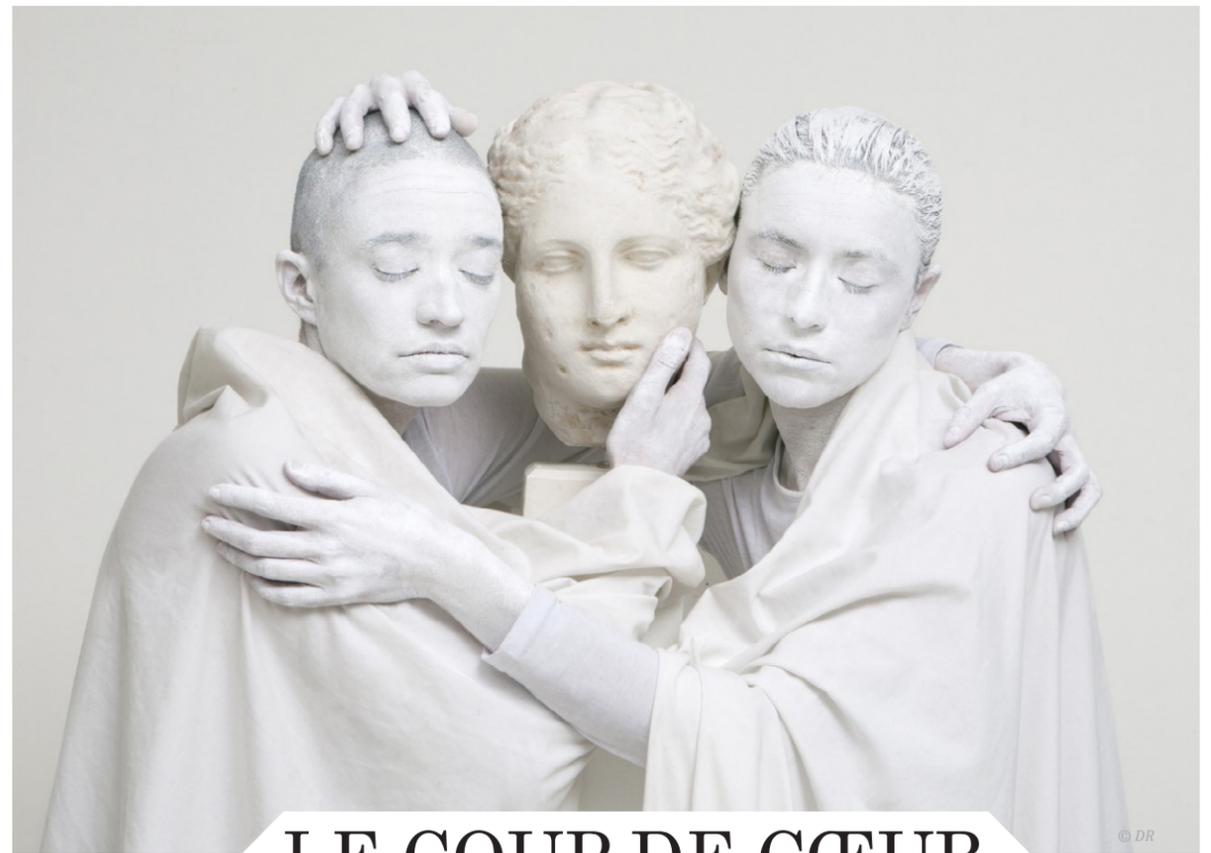
Un Ep de sept titres, objectivement, c'est quasiment un album... Et quel album ! Une électro-funk rayonnante avec une foule d'invités qui fait monter le Norvégien Coucheron au rang des artistes déjà indispensables, tellement le son est joliment travaillé et retient votre attention dès les premières notes. *Chocolate Milk*, interprété par Rye Rye, est un délicieux cookie empli de pépites hip-hop, le plus house *Deep End* avec Mayer Hawthorne, ainsi que l'énergique et hilarant *Honky Donk*, avec Rebmoë, étaient déjà parus fin 2014, mais on espère que cette sortie va leur apporter encore plus la réputation qu'ils méritent ! www.facebook.com/CoucheronMusic



INLASSABLE

Jeanne Added - Be Sensational

Un album inlassable, inlassable, sublimement interprété et composé par la non moins sublime Jeanne Added : cette galette aussi a tourné tout l'été sur nos platines (et pas que celle du Furet !). Dotée d'un groupe entièrement féminin (la claviériste Harumi Hérisson du trio krautrock Tristesse Contemporaine et Anne Pacéo, qui sévit aussi formidablement bien dans le jazz), Jeanne Added prouve que l'on peut allier émotion, douceur, puissance et exigence dans un album sans faute, ce qui est fort rare de nos jours ! Encore en tournée jusqu'en décembre : à ne pas rater, c'est là qu'elle y prend toute son ampleur. jeanneadded.com



LE COUP DE CŒUR

CULTISSIME

Mansfield TYA - Corpo Inferno

Leur nouvel album vient tout juste de sortir et déjà d'aucuns le qualifient de « 43 minutes de poésie contemporaine » : il faut dire que pour beaucoup, Mansfield TYA, alias Carla Pallone, la violoniste aux doigts de fée et Julia Lanoë, plus connue comme la chanteuse trash de l'excellentissime combo Sexy Sushi, qui sait faire passer sous une forme *a priori* simpliste les plus belles des vérités (*J'aime Mon Pays qui fut l'hymne des anti-Manif pour tous / À Bien Regarder, Rachida / Meurs Meurs Jean-Pierre Pernaut / On Devient Fou Ici / Le Sex-Appel De La Policière et j'en passe*), c'est cultissime ! Celles et ceux qui connaissent Mansfield TYA, qu'elles ou ils les suivent depuis peu ou depuis le départ, sont conquis et fans absolus. Pas la moindre tiédeur possible à leur écoute. Soit l'on fuit. Soit l'on succombe ! Autant vous dire que le Furet fait partie des seconds.

Depuis leur premier album *June*, paru en 2005, qui fut l'objet d'une série de concerts-anniversaire au printemps dernier, jusqu'à aujourd'hui - soit deux albums plus tard : *Seule au bout de 23 secondes* (2009) et *NYX* (2011), tout aussi chaudement recommandés, la même recette s'applique : une musique mélancolique, tirant sur la corde sensible du violon, parfois celle de l'harmonium ou sur les pleurs grinçants de la guitare électrique ; un chant lancinant, dont on se fout par instants de la justesse tant la force des paroles touche toujours en plein cœur et fait frémir les poil(u)s les plus revêches. On n'est pas là pour rigoler. Mais pour exorciser. Ou chialer un bon coup. Voir les deux.

Un extrait de chacun de leurs albums suffira à le prouver :
 • Quelle était belle ma môme opaline, vue sur une prairie solitaire, ma belle tendre sculpture androgyne, tu n'insistas pas pour me plaire - *Mon Amoureuse (June)*
 • Il y a des gens comme moi qui ont besoin, d'autre chose que de manger pour exister / Mon corps réclame aussi ce venin, qui injecté à mes journées me fait oublier que je ne rêve plus, je ne fais que pleurer, comme une malade mentale qu'on n'aurait pas soigné - *Je Ne Rêve Plus (Seule au bout de 23 secondes)*
 • Et le bronzage de tes fesses dessine un cœur, vulgaire mais beau, comme notre amour - *Logic Coco (NYX)*
 • Bleu lagon, rouge sang, il n'y a plus que des fonds d'écran / Je n'ai nulle part où aller, je vais faire la fête à en crever - *Bleu Lagon (Corpo Inferno)*

On s'étonnera à peine du virage électro proposé sur le premier single de *Corpo Inferno*, *Bleu Lagon* - Sexy Sushi oblige - annonçant de manière magistrale le retour du groupe culte que, pour tout avouer, l'on n'attendait plus (tout le monde disait le duo désintégré) ! On notera aussi la participation de Shannon Wright qui écrit le seul titre en anglais de l'album *Loup Noir*, un texte emprunté à Victor Hugo et un hommage des filles à leur amour de la langue française dans Le Dictionnaire Larousse. L'album oscille lui entre acoustique et électro, dégageant une grâce, une authenticité et une intégrité dans le propos à nulle autre pareil ! On y rêve, on y réfléchit et on y oublie un temps le monde dans lequel on vit. Qui plus est, le duo est signé sur le label bordelais *Vicious Circle*, toujours présent pour suivre les artistes les plus pointus.



Mansfield TYA à la fin du concert parisien à La Chapelle

www.mansfieldtya.com

© Florie Berger

DU CÔTÉ DES SINGLES... ET DES ALBUMS À SUIVRE !



ÉGARÉ

Peaches - Light In Places / Bodyline / Close Up feat. Kim Gordon

La déception est à la hauteur de l'attente avec la sortie de ces trois premiers titres, en amont de l'album. Peaches, incroyable icône trash-queer-punk-électro, revient désenchanter vos nuits avec cette vision de la vie décalée qu'on lui connaît, après six longues années d'absence ! Avec elle, on n'attend rien moins que d'être bousculé, visuellement comme moralement. Et elle y parvient encore à grand renfort d'idées neuves dans ses clips (des combats de catch déboussolés dans *Close Up*, un superbe laser fessier dans *Light In Places*). Mais musicalement ça pêche un peu : un duo féminin avec Kim Gordon, l'ex *Sonic Youth*, sur le papier c'est juste du rêve, un véritable mythe, mais à l'écoute on s'ennuie vite. Dommage ! On remerciera quand même Peaches pour ces incroyables paroles dans *Light In Places* : « *Liberate en masse / Eliminate the class / All humans, free at last / So much beauty coming out of my ass.* »



MAGIQUE

Claptone - Puppet Theatre

Claptone - que l'on vous conseille en live plutôt qu'en DJ, a un don pour choisir des collaborations en chanson, aboutissant très régulièrement à de la pure magie. On y trouve chaque fois les mêmes ingrédients, une mélodie simple, un chant masculin léger, une boucle électronique envoûtante, une rythmique entraînant. Après le mirifique *Ghost* en 2014, interprété par *Clap Your Hands And Say Yeah*, c'est au tour de *Puppet Theatre*, chanté par Peter, Bjorn & John de nous enchanter les oreilles. Tentez aussi *Wrong*, *Cream* ou *No Eyes* et essayez de ne pas vous dandiner pour voir.



HYPNOTIQUE

Léonie Pernet - Two Of Us

Quelques temps déjà qu'on voit son nom traîner de-ci de-là, qu'on l'a aperçue et qu'on a apprécié sa présence scénique au festival Loud & Proud : avec ce *Two Of Us*, Léonie Pernet démontre maintenant qu'elle a aussi un énorme talent d'écriture. Le single *Two Of Us* est d'une beauté stupéfiante et d'une finesse incroyable, sorte d'hymne hypnotique aux accents cold-wave. Ses autres titres évoluent pour garder intact tantôt ce côté bricolo-ritournelle qui l'a fait connaître tantôt cette profondeur musicale à base de batterie éffrénée.



ALLUMÉ

Bertrand Belin - Folle Folle Folle

À l'heure où je termine son excellent roman *Requin*, dans lequel l'artiste déploie à merveille le jeu de sa plume, Bertrand Belin s'évertue à nous rendre fou avec son (encore) superbe titre *Folle Folle Folle*. Comme la pluie. Comme les sursauts scintillants de ses jolies mélodies. Comme des douces rêveries qui vous donnent confort et sourire aux lèvres. On en redemande !

Un excellent prélude à son album à venir courant octobre.



ÉPOUSTOUFLANT

Hyphen Hyphen - Just Need Your Love

Quelle évolution époustouflante de ces french Gossip à l'énergie débordante et ultra-positive ! Leur prestation aux Francofolies a renversé en quelques minutes un public déjà quasi conquis, vous obligeant ostensiblement à les suivre dans leur sain délire scénique. La voix de la chanteuse Santa est toujours aussi captivante et l'unité, la liesse collective ressentie au sein du groupe est réellement communicative. Bref, n'hésitez pas, écoutez-les et ruez-vous les yeux fermés (pas trop longtemps tout de même) à leurs concerts.



DÉCALÉ

Bagarre - Claque le

Un Ovni comme on les adule : déplacé, détraqué, tout fou dans ses paroles et son flow. Les cinq « bagarreurs », jeunes Parisiens qui s'étaient précédemment illustrés avec *Mourir au Club*, un titre sombre au démarrage basculant étonnamment vers une véritable machine à danser, récidivent aujourd'hui avec un deuxième Ep, porté par l'excellent *Claque le* et son clip de cheerleading, tout aussi décalé. / **Extrait de l'Ep : Musique de Club**



SAUTILLANT

WhoMadeWho - There's A Way (remixes)

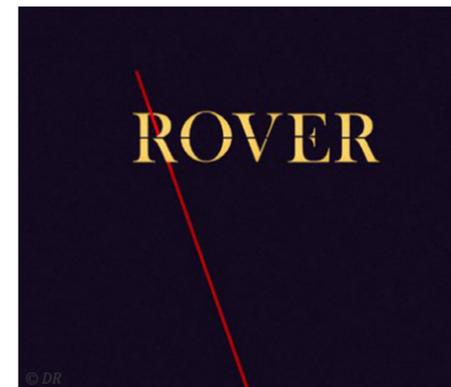
Un seul titre, par trois fois remixé, en plus de son original, étrangement rejeté en bas de liste, sûrement parce que le remix d'Andhim est tellement énorme qu'il surpasse celui des maîtres ! WhoMadeWho ne cesse d'évoluer vers une électro surprenante, gaie et la sortie de ces remix laisse présager un futur rayonnant pour leurs futures productions. En tout cas, on l'espère car le dernier album ne contenait pas que du bon.



MONDIALISÉ

Samifati - Chai

L'électro-pop mondialisée de Samifati nous renvoie à plein d'artistes amis : Fakear pour cette faculté à nous faire voyager, notamment vers les contrées asiatiques ; Chinese Man pour ce côté hip-hop nourri à la world, toujours versant asiatique ; ou encore Chapelier Fou pour l'usage tendre et immodéré du violon. Et leurs copains électro de La Fine Équipe ne sont pas loin derrière. Bref, on kiffe !



PLANANT

Rover - Let It Glow

Le géant à la voix d'or est de retour pour un album que l'on aimerait déjà avoir entre les mains, tel un cocon automnal qui nous envelopperait de sa tendresse. Le premier single *Let It Glow* ne laisse pas de doute sur les qualités intactes de son timbre aux qualités thérapeutiques et de son instrumentation raffinée, avec une once de psychédéisme romantique. Un dandy, un vrai !

Album prévu le 6 novembre



FESTIF

Aufgang - Summer

Jusqu'ici, Aufgang était plutôt un groupe dont il fallait se délecter en live plutôt qu'en disque : ils parviennent à créer une musique électronique rien qu'avec des instruments tout sauf électroniques, appuyés sur des rythmiques puissantes qui vous emportent telle une transe vibratoire. Ce nouvel Ep s'avère cette fois-ci incroyablement dansant, même depuis votre fauteuil de bureau (je l'atteste !). Si *Summer* jette la première pierre festive, c'est *Huriya* qui nous accroche au plus haut point et nous laisse pantois ! *Backstabbers* tire joliment vers le hip-hop et *Shaman* est une suite logique de leur précédent album. / www.weareaufgang.com

ÉGALEMENT À SUIVRE DE PRÈS :

- + New Order
- + Chvrches
- + Libertines
- + Saint-Germain
- + Say Yes Dog
- + Hello Bye Bye
- + The Shoes



- + Petite Noir
- + We Are Match
- + Louise Roam
- + Solomun
- + Perc
- + Worakls



LE RAP, MUSIQUE D'INTELLOS ?

À première vue, il est évident que rappeurs et intellectuels ne côtoient pas les mêmes sphères ; les uns palabrent à France Culture et papillonnent dans le quartier Latin, les autres kickent à Skyrock et traînent entre les tours d'Aubervilliers. Différentes stations de radio, différentes stations de métro. Pourtant, dans un souci de justice et s'appuyant sur le succès critique de nouveaux artistes, on a vu de nombreux médias associer les deux opposés. Si l'intention est louable, ces comparaisons élogieuses rapprochant un Booba d'un Céline, Nekfeu d'un Maupassant, Orelsan d'une George Sand, semblent faire plus d'ombre que de lumière au genre musical.

Maxime Gravier

8 juin 2015. Ken Samaras fait Feu et déflage à coup d'*Égérie* et de *Nique les clones (Pt II)* le petit monde du rap. Mais le feu grégeois ne s'arrête pas là. Battant le record de France de ventes digitales en une semaine (18 844), Nekfeu réalise l'exploit, réservé à une poignée de rappeurs, de rassembler au-delà du public hip-hop. De nombreux médias s'emparent du phénomène et saluent le succès

du membre de L'Entourage, une « exception assez bobo dans un milieu très banlieue » (*Libération*, 24 juin). L'étiquette collée, elle ne partira plus. On insiste sur son look supposé hipster, sa vie de bohème dans le XV^e arrondissement et son goût pour les livres. Comme pour se justifier (s'excuser ?) de consacrer quelques lignes à un rappeur, les grands médias s'empressent de brandir l'étendard de

la littérature. Tant pis pour les dizaines de MC qui ont façonné son style, les interviews ne tourneront qu'autour des deux auteurs qu'il mentionne (Maupassant avec *Le Horla* et Jack London avec *Martin Eden*). Ces détails n'auraient été qu'exceptionnels, il n'y aurait pas eu matière à réagir. Mais au contraire, Nekfeu n'est que la dernière victime d'une série de rappeurs triés sur le volet.



LES RAPPEURS AUSSI ONT LE BAC

MC Solaar semble être le premier à avoir posé, bien malgré lui, sa patte dans le ciment de la matière grise de ces médias, figeant à jamais dans leurs esprits l'image du « bon » rappeur : poétique, pacifiste, populaire. L'interprète de *Bouge de là* reprend surtout les codes de la culture dominante. On peut aussi citer Oxmo Puccino, le « *Black Jacques Brel* », Youssoupha, « *meilleure note de son académie* » au bac de français ou encore Nekfeu aujourd'hui. Ce qui nous oblige à poser la question suivante : pour quel artiste autre qu'un rappeur se sent-on obligé de préciser qu'il a obtenu son bac avec mention avant de parler de son album ? Comme si les journalistes voulaient que le membre de 1995 leur prouve qu'il n'était pas comme les autres représentants du genre ; qu'il était cultivé. Pire, en peignant le Parisien de 25 ans comme une exception dans le milieu, en le condamnant à porter la bannière « *attention, rappeur intelligent* », on disqualifie l'ensemble de ses collègues, qui préfèrent - ces idiots - parler de leurs ghettos plutôt que du dernier Goncourt. Dans sa tribune parue dans L'Obs le 23 juin 2015, le journaliste spécialiste du rap Olivier Cachin voit dans ce phénomène la persistance d'une discrimination raciale. Mais plus qu'une question de couleur de peau, le traitement médiatique de *Feu* montre l'incroyable difficulté à faire reconnaître le rap à la fois comme expression de la culture des banlieues et comme genre musical.

UN GENRE MUSICAL AVANT TOUT

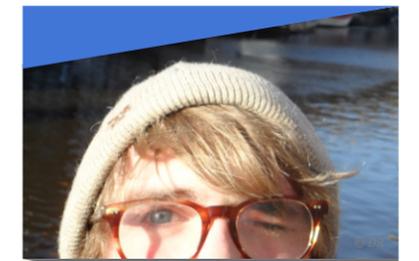
Certes, l'écriture est très importante dans le hip-hop, mais elle ne doit pas occulter le travail instrumental. Avec son article¹ « *Va te faire niquer toi et tes livres : Time Bomb, le triomphe d'un rap français "bête et méchant"* », Rémi Wallon insiste sur cette injustice qui veut que les rappeurs soient les seuls chanteurs à être jugés exclusivement sur leurs textes. Peut-être est-ce un choix délibéré ? Il est tentant de se focaliser sur ces paroles qui provoquent les oreilles et les esprits. Ou peut-être un aveu d'impuissance de la part des journalistes face à une musicalité complexe, bourrée de *samples*, rythmée par les basses, dominée par la voix. La meilleure réponse à cet aveuglement est venue d'un pilier du rap français, Kool Shen, sur le plateau d'*On N'est Pas Couché* (07/11/09). Interpellé par les propos peu enthousiastes d'Éric Zemmour sur le genre musical, il conseille à ce dernier d'aller écouter Busta Rhymes, pourtant plus connu pour la vitesse de sa diction que pour la pertinence de ses paroles. Mais un choix pas tellement surprenant si on le considère quelques instants ; le flow unique de l'Américain est la preuve que le talent d'un rappeur ne se mesure pas uniquement à ses textes.

NE PAS INTELLECTUALISER LA MUSIQUE

Délaisser l'analyse de texte et revenir à l'essence musicale du rap, à son rythme et sa mélodie, voilà le

programme de Rémi Wallon. L'idée est radicale mais elle a le mérite de s'opposer à une intellectualisation malvenue du genre. Surfant sur la vague du *big data*, des médias ont cherché à comparer les chanteurs entre eux. Des sites comme *Shake Dat Ass* se sont fait une spécialité de compter le nombre de mots et de classer les artistes selon la taille de leur vocabulaire, conduisant à des hiérarchies incohérentes où Alkapote a le deuxième vocabulaire le plus riche du rap français (petit extrait de *Sisisi* : « *Vous allez me sucer le cervelet* ») et où les chansons de Kanye West sont plus riches que celles de Bob Dylan (d'après *Musixmatch*). Des données sur le nombre de mots, des analyses de texte sur le moindre refrain, le décompte des références littéraires utilisées ; le plaisir d'écouter n'a jamais été aussi peu considéré dans l'appréciation d'une musique. Si le constat est général, le rap est sûrement le plus touché, notamment en France. En se bornant à considérer la branche musicale du hip-hop comme un genre à part, fait d'une multitude de grossiers personnages et de quelques intellos, on ferme la porte à de nombreux talents. D'un mauvais procès à un autre, le rap français cherche toujours à être apprécié à sa juste valeur. •

1. Paru en 2012 dans la Revue critique de fiction française contemporaine



MAXIME GRAVIER

Étudiant en sciences politiques à Bordeaux, ses intérêts ne se limitent pourtant pas aux intrigues du pouvoir. Pur produit des années 90, Maxime est évidemment touché par la culture de cette décennie, du rap du Wu-Tang Clan au cinéma de Tarantino, mais également par la littérature classique française... Toujours partant pour débattre, avec passion et mauvaise foi si nécessaire, il estime que c'est en partageant que l'on apprend le plus



© C. Lupiac

NOUVELLE NOUVEAU DÉPART

Joseph Incardona

Ils roulèrent jusqu'à l'épicerie bar-tabac qui faisait le coin à la sortie de la ville. Tony gara le break à cheval sur le trottoir. Il ouvrit la portière, remonta son pantalon et alla libérer les deux lévriers qui jappaient à l'arrière. Il les accrocha chacun à une laisse avant de les faire descendre. Les chiens battaient leur queue aussi mince qu'un fil de fer. Tony sentait leur envie de courir. Il les avait gardés dans la voiture pendant tout l'après-midi, à l'ombre d'un grand marronnier. L'écuelle était renversée. En s'évaporant, l'eau avait laissé une auréole de calcaire sur la moquette usée du coffre. Tony noua les deux lisses au rétroviseur, prit le récipient et l'emporta avec lui. Les chiens couinaient debout sur leurs pattes arrières. Ralph avait observé Tony pendant tout ce temps. Il savait que les bêtes souffraient et il n'aimait pas ça. Il prit la glacière vide, referma le haillon qui grinça. Il contourna la vieille Harley garée sur le trottoir, baissa la tête et franchit à son tour le seuil de l'épicerie-bar.

Ils s'assirent sur les deux tabourets. Le comptoir était bricolé avec des planches posées sur des tréteaux. Au-dessus d'eux, suspendu au plafond, un merle des Indes s'excitait dans sa cage. Il sautait d'une branche en plastique à l'autre. Ses ailes coupées aux extrémités frôlaient les barreaux en fer blanc. Le type qui terminait de ranger des bouteilles de lait dans le réfrigérateur se releva en soufflant. Une bouée de graisse dépassait de son maillot de corps défraîchi. Des poils lui sortaient du nez, mais il vendait du whisky et de la bière en fût. Ralph lui fit signe de leur servir deux pressions. Dehors, les chiens aboyaient. Tony interpella le gros : « Vous avez de la nourriture pour chiens ?

– Nourrrrriture, répéta le merle. »
Du revers de la main, le gros écarta la mousse au-dessus des verres :

« Ouais, je dois bien avoir ça kek' part. Vous faut quoi ?

– Ce que vous avez de meilleur. »

Le gros posa les verres sur la planche recouverte de plastique et se dirigea vers les étagères du fond. Tony le suivit. Ralph vit le gros s'agenouiller et sortir des boîtes d'un carton. Accroupi, Tony faisait non de la tête. Finalement, il se décida pour un sac de croquettes et revint vers le comptoir. Sa main attrapa le verre et il en but la moitié d'un trait. Tony s'essuya les lèvres avec les doigts, ses ongles étaient noirs. Dehors, les chiens aboyaient. On pouvait les voir tirer sur leur laisse à travers la vitre sale du magasin. Ils devaient sentir que la bouffe était là, et ça les rendait dingues. « Tu crois pas que c'est le moment de les nourrir ? demanda Ralph.

– Y a une course en nocturne, ce soir.

– Nocturrrrrnnne, c'ssssoir, cria le merle. » Tony fit un bruit de bouche, agacé.

« Et alors ? questionna Ralph.

– Et alors, c'est mieux quand ils ont les crocs. Je leur filerai juste ce qu'il faut pour qu'ils aient assez de jus le moment venu. L'estomac vide, ça leur donne des ailes pour courir après le leurre. Ensuite, ils auront leur récompense. S'ils courent bien, j'entends.

– Putain, Tony ! » fit Ralph en s'essuyant la bouche

à son tour. « Putain, Tonnnnyyy ! » imita l'oiseau. Tony cracha par terre, son regard se posa à nouveau sur son compagnon : « Dis-moi : depuis combien de temps on se connaît, Ralph ? »

Ralph sembla réfléchir : « Je sais pas, quatre jours, peut-être cinq... »

– Très bien, disons quatre jours. Quatre petits jours de rien du tout. Tu sais depuis combien de temps je bosse avec des clebs ? Dix ans, mon pote. Dix ans que je m'occupe de ces putains de courses de lévriers. C'est mon gagne-pain. J'ai eu un tas de chiens et je sais ce qui est le meilleur pour eux quand ils doivent courir, d'accord ?

– D'accord, Tony. Te bile pas.

– Biiiiiiii pas Tonnnnyyy ! »

Tony lança le sous-bock comme un frisbee. Le merle voleta dans un sens puis dans l'autre. Il se soulagea à plusieurs reprises, cognant son bec orange contre les grilles de la cage qui oscillait sur son crochet.

« Doucement, intervint le gros.

– Il répète tout ce qu'on lui dit, votre volatile ? demanda Ralph.

– Ça dépend si la tête du client lui revient ou pas. »

Tony posa l'écuelle sur le comptoir, ignore la remarque du gros : « Vous avez de la flotte ?

– Ça aussi, ça dépend si c'est demandé gentiment ou pas. – Gentimmmmmment ! »

Ralph posa la main sur le bras de Tony dont le poing s'était refermé. Tony était capable de s'exciter pour une connerie. Il adorait la castagne. « S'il vous plaît » désamorça Ralph.

Le gros croisa les bras sans détourner son regard de celui de Tony. Le tatouage des Bandidos s'étalait sur son biceps dilaté par la graisse. Ralph pensa au flingue que Tony gardait sous le siège : « S'il vous plaît, répéta Ralph, les chiens ont soif. »

Le gros referma le robinet une fois l'écuelle pleine à rasbord et la posa entre les deux verres de bière vides. De l'eau déborda. Tony jeta un billet sur le comptoir. La flotte imbiba doucement le papier usé. Le gros ne bougea

pas. Tony récupéra l'auge en plastique en crachant une nouvelle fois sur le sol recouvert de sciure : « Magne-toi, Ralph. Je vais donner à boire aux chiens.

– Aux chiiiiieenns ! ».

La clochette sur la porte tinta au moment où Tony sortit. Le gros fixait l'argent sans bouger. Ralph se dépêcha d'empocher les vingt dollars de Tony et de l'échanger contre deux billets de dix, secs : « Faites pas attention, il est à cran pour la course de ce soir. Ajoutez une bouteille de Jim Beam, un pack de Dixie et un sac de glace. »

Le gros ne moufta pas, s'exécuta en vitesse compte tenu de sa corpulence. « Je suppose que je garde la monnaie ? » dit-il en mettant les billets dans le tiroir-caisse. Ralph acquiesça, ouvrit la glacière à ses pieds, mit les bières et le whisky à l'intérieur avant de les recouvrir de glace pilée. Quand il eut fini, il souffla sur ses mains froides. Sa chemise dégorgeait de sueur à cause de la chaleur humide et lui, il avait les mains froides. Cela le fit sourire. Il fixa le gros qui restait impassible. Ralph était seul à trouver ça marrant.

≈

Tony gara la voiture sur le parking des officiels. Il avait maquillé une autorisation qui lui permettait de se garer partout où il y avait des courses sans avoir besoin de se casser la tête pour trouver une place. Le champ de course possédait une seule tribune et elle était bondée. Deux puissants projecteurs éclairaient la piste. La lumière débordait sur la pointe touffue des sycomores qui bougeaient comme une mer sombre par-delà le cynodrome. Le gazon avait jauni à cause de la canicule des dernières semaines. Au pied de la tribune, des spectateurs étaient accoudés aux barrières. Ils attendaient un nouveau départ, motivés par l'espoir du gain. On percevait comme un murmure indistinct, une sorte d'émission sonore qui suivait les caprices du vent. Dès qu'il mit pied à terre, Ralph sentit l'électricité dans l'air. Une somme de volontés se télescopait, entraînait en friction avec le hasard et la chance. ►



© C. Lupiatic

Il voyait leurs silhouettes se presser dans la tribune après avoir enregistré leurs paris. Ralph percevait leur frustration, l'obsession qui les animait. Ils avaient besoin de ce fric pour tout un tas de choses, mais surtout pour le rejouer dans la course suivante et forcer le destin.

Les chiens étaient surexcités. Tony avait de la peine à les tenir. De les voir si gracieux, on ne pouvait soupçonner leur force si on ne l'avait pas éprouvée au bout d'une laisse comme à ce moment précis. Ils tiraient la langue, grimpaient l'un sur l'autre. Ils s'agaçaient mutuellement, retroussaient leurs babines en signe d'intimidation. S'entortillaient dans leur laisse. Ralph ne les avait jamais vus comme ça. Tony leur parlait, les appelaient par leurs noms, sans pour autant réussir à les apaiser. L'auréole de transpiration avait grossi au dos de sa chemise. Ralph trottaient derrière lui, transportant la glacière et une sacoche contenant des produits et des bandages. Ils approchaient de la tribune et la clameur de la foule rendait l'atmosphère plus étouffante. Tony sortit des papiers qu'il montra au vigile posté à l'entrée. Celui-ci leur indiqua une porte. Ils s'y engouffrèrent, empruntèrent un couloir au bout duquel ils durent faire

tamponner un document auprès d'un responsable. Des chiens aboyaient derrière les cloisons, une odeur d'urine et de poil humide fit tousser Ralph. L'homme qui vérifiait la paperasse leur assigna un vestiaire, enregistra les deux chiens pour les courses de 21 heures et de 22 heures 30. Tony ferma la porte. Il poussa les lévriers dans la cage fixée au mur. Il fit passer par l'ouverture prévue une écuelle pleine d'eau et une autre avec peu de nourriture. Les chiens se précipitèrent sur la ration de croquettes. Tony alla ouvrir le vasistas, en nage : « Putain de boulot ! T'as pensé à prendre la gnole ? » Ralph souleva le couvercle de la glacière, sortit la bouteille de whisky dégoulinante d'eau, l'étiquette s'était décollée. Tony déchira la cellophane sur la capsule et avala plusieurs gorgées. Un bruit sourd faisait trembler les murs du vestiaire. Il fit claquer sa langue, tendit la bouteille à Ralph : « T'entends ? »

– Quoi ?

– Le bruit, tu l'entends ? C'est leurs pieds. Doit y avoir kek'chose comme cinq cent trous du cul assis sur nos têtes. On est juste sous la tribune. » Les lévriers tournaient en rond dans leur cage. La peur avait remplacé l'excitation jusqu'au moment où l'instinct

de la chasse reprendraient le dessus. Quelqu'un frappa, Tony entrebâilla la porte avant de l'ouvrir en grand :

« Salut Doc, fit Tony en lui serrant la main.

– T'as un assistant, maintenant ? demanda le vétérinaire d'une voix poncée par le cigare.

– Ça se peut, ouais, c'est sa première course. On verra ça après. Ralph, Doc, Doc, Ralph. »

Les deux hommes se saluèrent d'un hochement de tête. Le docteur but une lampée de whisky que lui tendait Ralph, lui rendit la bouteille : « Bon, voyons un peu ces bestioles. C'est les mêmes que la dernière fois ou tu les as flinguées ? Comment qu'ils s'appellent, déjà ? »

– On s'en fout, Doc. C'est juste deux clebs. Fais-leur une petite piqûre et signe-moi l'autorisation.

– Ok, sors le gris.

– Verrouille la porte, Ralph.

– Quoi ?

– Verrouille cette putain de porte. » Tony immobilisa le lévrier à terre en serrant son museau pendant que Doc piquait le gras de la cuisse avec une seringue. L'animal tressaillit mais les mains puissantes de Tony le tenaient rivé au sol. Une goutte de sang mouilla le pelage, le vétérinaire l'essuya avec un morceau de coton :

« L'autre, maintenant ».

Le second chien se rebiffa. Tony dut s'agenouiller pour le sortir de la cage. Doc répéta son opération avant d'empocher les billets. Ralph n'était peut-être pas très futé, mais il avait compris de quoi il retournait. Tony attendit que le vétérinaire soit sorti pour se justifier :

« Me regarde pas comme ça, bordel ! Ils le font tous, d'accord ? Sans remonter, ton clebs, il vaut pas tripette.

– À quoi ça sert alors, si tout le monde le fait ?

– J'en sais rien, mec. C'est comme ça, point. Cherche pas à savoir. Ça fait partie du bizzness. Si t'as pas ton véto dans la poche, t'as aucune chance.

– J'aime pas trop ça. Et si on se fait prendre ?

– Y'a que ceux qui respectent pas certaines règles qui se font couillonner. Je connais un type qu'élève des pit-bulls de combats et il roule en Cadillac, me casse pas les couilles.

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– Rien. On attend notre tour, on montre les clebs au public, comme pour les bourrins. Quoi qu'il arrive, on touche notre commission pour avoir fait courir les chiens. Ça permet de tenir jusqu'à la prochaine compète. Si on gagne, on ira faire la bringue à Bâton Rouge. Tu peux aussi prendre quelques paris et miser sur notre écurie. Mais à ta place, je jouerais pas gagnant sur nos clebs. Ceux-là sont au bout du rouleau. J'attends un nouveau duo, des tout jeunes et fringants. Alors qu'est-ce que t'en penses ? On se la coule plutôt douce, non ?

– Je sais pas, Tony.

– Bois un coup, mec. Détends-toi. » Ralph regardait les chiens dans la cage qui léchaient l'endroit où avait pénétré l'aiguille. Il respira l'odeur de peur et d'urine. Ça lui rappelait certaines nuits qu'il avait passées à l'hôpital ou en taule. Il but un coup mais la nausée persistait. Il entrouvrit la porte, fixa l'horloge dans le couloir. Les jappements des autres chiens étaient assourdissants, il dut crier pour que Tony l'entende :

« Je vais faire un tour.

– T'éloigne pas trop. J'aurai besoin de toi tout à l'heure. Eh ! Ça va, mec ? T'as pas trop l'air dans ta gamelle ! et il éclata de rire.

– Je suppose que c'est le métier qui rentre.

– C'est ça, prends un bol d'air et ramène-nous de nouvelles bières. Fait chaud, ici. » Une longue secousse fit trembler les murs. Ralph leva la tête.

« Les gars rejoignent leur place dans la tribune, le rassura Tony. La prochaine course va bientôt commencer. »

Ralph hésita en désignant les chiens du menton : « Tu crois pas qu'ils devraient marcher un peu ? » Tony jeta un œil aux lévriers. La paille dans la cage était mouillée de pisse. « Pourquoi pas ? répondit Tony. Ça leur fera pas de mal. C'est bien le boulot d'un assistant, ça, non ? » Il attacha les chiens, lui tendit les lisses et le papier tamponné remis par l'officiel : « N'oublie pas les bières, hein ? »

– J'ai laissé mon fric dans la Ford. » Tony lui lança les clés. « Quinze minutes, pas plus, Ducon. »

Le vigile au bout du corridor lui ouvrit la porte. Ralph déboucha à l'air libre dans l'espace séparé du public par des barrières amovibles. Deux types aux yeux injectés d'alcool le dévisagèrent. La brise était chaude. La chemise poisseuse collait à sa poitrine. Les chiens tiraient sur les lanières de cuir en direction de la voiture. Le tumulte s'éleva dans son dos. Ralph les entendait hurler et jurer, leurs semelles résonnaient sur les planches de la tribune.

Une fois rejoint le parking, la cacophonie avait faibli, les projecteurs du stade diffusaient des éclats de lumières sur les carrosseries des voitures. Ralph repéra le vieux break de Tony, ouvrit à l'arrière, les chiens sautèrent à l'intérieur. Il remplit les deux écuelles d'un monticule de croquettes, les lévriers se précipitèrent dessus. Il referma le coffre et s'installa au volant. Il appuya sur le levier de vitesses automatique, alluma une cigarette tout en quittant le parking. Il entendait les mâchoires des lévriers broyer les morceaux de bœuf séché. Ralph baissa la vitre. L'air lui ébouriffa les cheveux, les phares découpaient un tunnel de lumière sur la route sombre, une route de campagne dégagée tout un tas d'odeurs et, de temps à autre, Ralph réussissait à mettre un nom dessus. Il roula jusqu'à ce qu'il trouve un

chemin s'enfonçant dans la forêt. La voiture tanguait dans les ornières. Il atteignit une clairière et manœuvra en marche-arrière. Ça lui prit un bon moment pour placer la voiture dans l'autre sens. Les phares rouges s'enfonçaient dans les fougères, les roues patinaient sur la terre sèche, mais il ne trouverait pas de meilleur endroit pour ressortir du bois. Il éteignit le moteur, les grillons se manifestèrent dans le silence. Les bêtes s'agitaient dans son dos, raclaient de leurs griffes le grillage de séparation. Ralph descendit, contourna la voiture. Les chiens refusaient de descendre. Ralph les tira par le collier. Ils résistaient, la queue entre les jambes. Il les souleva dans ses bras, l'un après l'autre et les déposa par terre. Ralph les voyait trembler. Il aurait pensé qu'ils s'enfuiraient tout de suite, mais non, ils restaient là sans bouger. Il essaya de les chasser avec son pied, en vain. Ralph ouvrit la porte du côté passager, fouilla sous le siège. Il déplia la serviette dans laquelle était enroulé le Colt, essuya la graisse sur la crosse. Il prit quelques balles dans la boîte à gants, chargea le barillet. Il revint, les clebs étaient toujours là. Il releva le chien, tira plusieurs fois en l'air. Les lévriers se sauvèrent en soulevant une gerbe de feuillage. Après ça, faudra qu'ils se démerdent, pensa Ralph. Trouver de la bouffe, ne pas se faire écraser par un camion. Tout ça était leur problème, à présent.

Il retourna à la voiture. Il s'assit à l'arrière du break, les chaussures sales dans les feuilles mortes, et regarda la nuit où ils avaient disparu. •

JOSEPH INCARDONA

Joseph Incardona est un écrivain, scénariste et réalisateur né en 1969. Il a publié cette année Derrière les panneaux, il y a des hommes aux éditions Finitude, superbe roman noir où il réinvente les codes du polar à la française. Par ailleurs, son dernier film Milky way était en sélection au dernier festival du film grolandais de Toulouse. Il nous livre ici une nouvelle inédite.

www.josephincardona.com

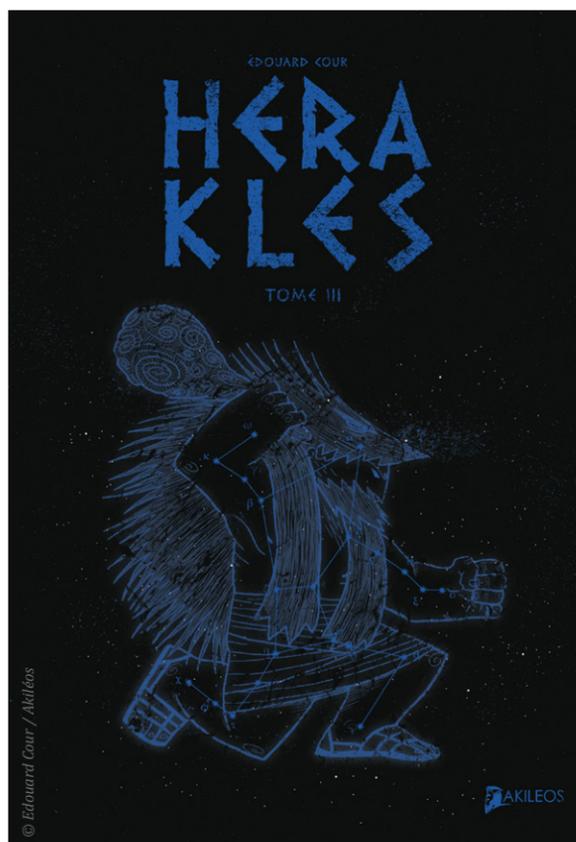
BD

HERAKLES

EDOUARD COUR

On croyait tout connaître de l'histoire d'Hercule et de ses travaux. On avait tort. C'était sans compter Edouard Cour qui, à 28 ans, vient de publier le troisième et dernier tome d'*Herakles*, sa bande dessinée publiée aux éditions Akiléos. C'est l'occasion de revenir sur cette trilogie, où il dépoussière le mythe du demi-dieu de façon convaincante, tant par la narration maîtrisée de bout en bout que par l'originalité du parti pris graphique.

Olivier Foissard



Des cours d'initiation à la mythologie au collège, Édouard Cour a gardé comme beaucoup d'entre nous en mémoire les exploits d'Hercule. Un intérêt relancé par ses lectures BD comme *Les 12 travaux d'Astérix* ou plus récemment *Socrate le demi-chien*. Mais cette dernière, outre la découverte du Lion de Némée, lui laisse un goût d'inachevé. De cette frustration naît l'envie de poursuivre le travail de Sfar et Blain et de mener l'histoire jusqu'au bout.



D'autant plus qu'au fil de ses lectures, il découvre sur le héros nombres d'anecdotes que les formats populaires n'ont pas racontées. Le sujet, en plus d'assouvir ses goûts pour l'épique et les super-héros nés des films et des jeux, se prête merveilleusement à raconter une histoire complexe, où la morale tient une place importante. Pour proposer un projet construit aux éditeurs, il verrouille rapidement son histoire et ébauche les traits de son personnage qui ne changeront pratiquement pas jusqu'à son acceptation.

Ainsi, loin des canons de la perfection plastique, Herakles sera massif pour incarner la force brute. Un physique à la Obélix - encore une influence de Goscinny et Uderzo - qui contraste avec celui des autres personnages. Pour définir son style, Edouard Cour parle de « faux brouillon » par opposition à la ligne claire. Il travaille à partir de crayonnés en noir et blanc qu'il scanne ensuite lui-même puis colorise numériquement avec des dominantes d'ocre, de jaune et de rouge, toujours pour coller au plus près du sujet, le bleu étant réservé au divin. Mais au concept de « style », il préfère le terme de « démarche graphique ». Il s'inspire du contexte qui lui permet

d'expérimenter de nouvelles formes de dessin, contrairement à une BD plus traditionnelle où l'histoire s'adapte au trait de l'auteur. Il mélange ainsi des illustrations inspirées des fresques ou poteries grecques à la diversité des représentations de ses personnages (dieux, mortels, créatures...) pour accentuer encore le décalage avec celle de son héros. Il cite volontiers comme inspiration *Le Samouraï Bambou* de Taiyou Matsumoto qui, dans son dessin, mêle une touche plus moderne aux codes du Japon médiéval.

Fort de cette démarche, il ne restait qu'un écueil à éviter : comment ne pas ennuyer le lecteur par la répétition des travaux (12 tout de même !) ? Eh bien par l'alternance des découpages horizontaux et verticaux. Edouard Cour reprend les codes du shonen (le manga d'action) pour renforcer le mouvement, mais avec un graphisme différent, ce qui achève de donner un nouveau souffle à cette histoire. Mais il ne se cantonne pas à relater les douze travaux. D'ailleurs à l'issue du premier tome, Herakles en a déjà réalisé huit. On découvre aussi, dans cette narration non linéaire, toutes les facettes du mythe, l'avant et l'après travaux, ce qui permet à l'auteur de faire évoluer son personnage dans des genres très différents. On passe ainsi de l'action à l'humour avec la même efficacité grâce à des dialogues très actualisés. Ou de la légèreté à la gravité, car chez les Grecs, de la farce à la tragédie, il n'y a qu'un pas...

Dans *Herakles*, Edouard Cour ne se contente pas de remettre au goût du jour la mythologie. Il y questionne également le mythe du héros. On aura bien compris qu'Herakles est un être à part. Et la grande réussite de cette bande dessinée réside dans l'évolution de son personnage principal, constamment rattrapé par son destin. Entre devoir, obligation et morale, la grosse brute épaisse des premières planches laisse peu à peu la place à un être complexe et tourmenté qui n'aspire qu'à une paix que les dieux lui refusent. On finit irrémédiablement par s'attacher à ce solitaire en proie avec ses démons intérieurs et on en arrive presque à regretter qu'il accède à sa quête d'immortalité, tant ce qui nous touche chez ce demi-dieu-là, c'est sa part d'humanité. ●

ÉDOUARD COUR



Edouard Cour intègre une école d'art à Orléans pour étudier le design visuel où il apprend le « vrai métier » de graphiste. Mais ses désirs de narration le poussent très vite à envisager une carrière d'auteur de bandes dessinées en parallèle. Après *Herakles*, il travaille actuellement à une biographie dessinée de Morihei Ueshiba, le fondateur de l'aïkido.

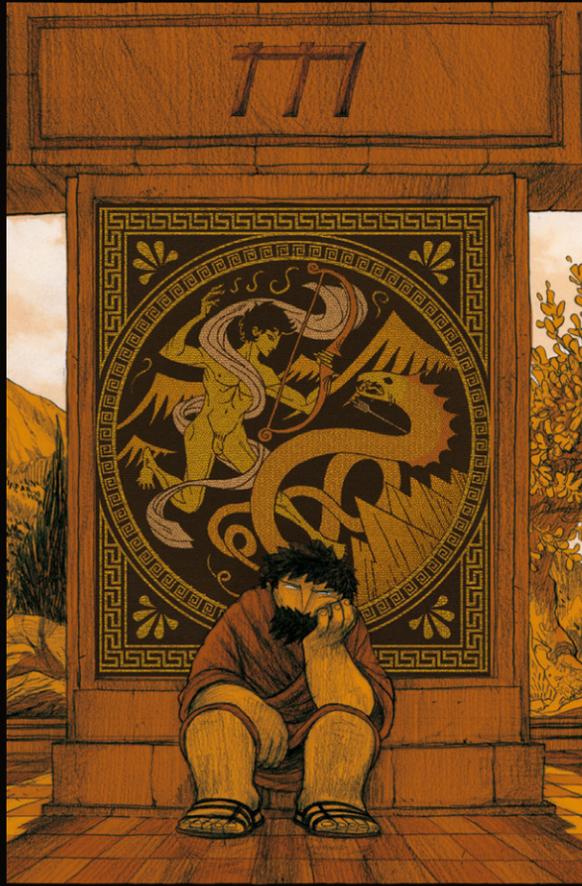


© Edouard Cour / Akiléos

Un crayonné brut
et sa version colorisée tirée du Tome 3



© Edouard Cour / Akiléos



Une illustration de NONO

Retrouvez ses dessins sur : www.eleonoreampuy.com - www.behance.net/eleonoreampuy



♦ Attentat à Ankara ♦ Crise des réfugiés ♦ Intervention de la Russie en Syrie ♦ Attaque du Thalys ♦ Accident à la Mecque ♦ Préparation de la COP21 à Paris ♦ Été le plus chaud ♦ Mort de Chantal Ackerman ♦ Coupe du monde de rugby ♦ On a trouvé de l'eau sur Mars ♦ Destruction du temple de Baalshamin par l'EI ♦ KIC 8462852 une étoile mystérieuse...

CURRY VERT DE LÉGUMES D'HIVER, COMME UN RAGOÛT VENU DE L'EST

Pour ce numéro spécial chez-soi, partagez mon paradoxe quotidien : niché au creux des vignes de l'Entre-deux-Mers, mon cœur bat au rythme des orchestres de gamelan de Java. Ma recette de chez moi, elle a donc de beaux légumes de saison, bien d'ici, mais relevés de mes ingrédients chouchous, bien de là-bas. Mais elle se mange comme dans tous les chez-soi : sans chichis !

LA RECETTE

par Véronique Magniant

INGRÉDIENTS

- ♦ 3 carottes – 200g de chou de Bruxelles
- ♦ 1 blanc de poireau ♦ 200g de champignons frais (au choix) ♦ 150g de lentilles blondes ♦ 1 grosse cuillère à soupe de pâte de curry vert ♦ 1 boîte de lait de coco ♦ sel, poivre ♦ 1 morceau de gingembre frais ♦ 4 feuilles de combava fraîches (en épicerie asiatiques)



- ♦ Faire tremper les lentilles pendant deux heures dans de l'eau froide.
- ♦ Éplucher et laver les légumes.
- ♦ Couper les carottes et le poireau en rondelles, couper les choux de Bruxelles en quarts.
- ♦ Nettoyer les champignons et les couper en quarts (selon leur taille).
- ♦ Mettre les lentilles à cuire dans une casserole, à couvert, avec trois fois leur volume d'eau et du sel. Au bout d'une demi-heure, les lentilles sont tendres sous la dent, éteindre le feu, jeter l'excédent d'eau et réserver.
- ♦ Faire chauffer de l'huile d'arachide dans un wok (ou une sauteuse) : y faire revenir les carottes et le poireau, jusqu'à ce qu'ils soient dorés.
- ♦ Ajouter les choux de Bruxelles, mélanger et laisser cuire une dizaine de minutes. Lorsque les légumes sont dorés, mais encore légèrement croquants à cœur, les disposer dans une assiette et réserver.
- ♦ Faire sauter les champignons dans une poêle avec un peu d'huile d'olive. Les verser dans l'assiette de légumes et réserver.
- ♦ Ajouter un peu d'huile d'arachide dans le wok / la sauteuse et y faire revenir la pâte de curry vert : elle exhale ainsi toutes ses saveurs et a plus de goût.
- ♦ Verser le lait de coco sur la pâte de curry, bien mélanger, saler et poivrer.
- ♦ Ajouter le morceau de gingembre et les feuilles de combava.
- ♦ Laisser infuser quelques minutes, puis verser les légumes réservés, et laisser les saveurs se mêler deux ou trois minutes.
- ♦ Dresser : des lentilles, du curry de légumes au curry vert.
- ♦ Servir avec du riz blanc et déguster sans faire de manières, avec une cuillère.

Et bon appétit !

ON TRIPPE SUR...

CLAIRE TRIPPE SUR :

► **Wim Delvoye**, artiste belge à l'humour acéré, connu notamment pour sa fameuse Cloaca ou encore pour ses tatouages sur cochons... Mais c'est une série plus confidentielle dont je voudrais vous parler aujourd'hui, celle des *Bird House* (1998), sortes de nichoirs, dérangement, à l'allure un brin SM qui provoquent chez-moi rire grinçant et fascination.
www.wimdelvoye.be



MARION TRIPPE SUR :



► **La Neuvième case** : rendez-vous incontournable pour les amoureux de la bande-dessinée. Tous les 3^e jeudi du mois, venez boire une bière artisanale à l'Oiseau Cabosse tout en écoutant quatre chroniqueurs débattre autour de quatre BD qu'ils ont choisies. Des fous-rires, des échauffements, des débats forts intéressants. Le neuvième art à l'honneur à la Neuvième case. RDV sur leur page facebook pour en savoir plus : facebook.com/LaNeuviemeCase

VÉRONIQUE M. TRIPPE SUR :



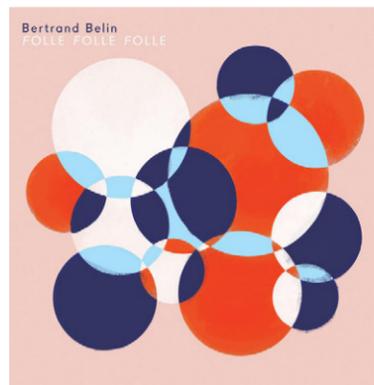
► **La voix grave de Fin Greenall**. Looking too closely m'enveloppe, m'empote, me perd. 5 min 10 trop vite passées, qui me font appuyer sur « play » aussitôt les dernières notes éteintes. Après les somptueux *Warm Shadow* et *Perfect Darkness*, l'album sorti en 2014 ne se laisse pas faire. Merci Fink.
[Fink, Hard Believer](https://www.fink.be)



► **La musique planante de Knifepakis in the Ocean**. Extrait de leur dernier album *What went down*, le single est puissant comme une vague de fond. En fermant les yeux, on se laisse flotter. La voix d'écorché de Yannis Philip-pakis vous laisse tout mélancolique ? Remède aux effets immédiats : *Mountain at my gates* en intraveineuse. Foals, *What went down - En concert le 2 et 3 février 2016 à l'Olympia*

LE FURET TRIPPE SUR :

► **Son chaton Kazoo**, hyper beau, méga doux (je pense à le louer pour des caresses d'ailleurs, tellement il est doux), cinq mois et déjà géant, et qui ravit mon quotidien ! Promis, je ne deviendrai pas une foldingue des lolcats (quoi ? Faut pas promettre ?!).



► l'écriture de Bertrand Belin : de son premier roman *Requin* à sa dernière chanson *Folle Folle Folle*.



► le film *Gone Girl* : un suspense d'enfer, une histoire de folie, des images ultra chiadées, waouh ! Sinon j'ai eu ouï dire que *Mustang*, sorte de *Virgin Suicides* à la turque, était l'un des meilleurs films de l'année. Je vous dis ça dans quelques mois...

NICOLAS TRIPPE SUR :

► Un jour Isabelle Monnin achète un lot de vieilles photos d'une famille sur le web. Puis, fascinée par ces portraits anonymes, elle décide de leur écrire une vie. De son côté, son ami Alex Beaupain suggère d'accompagner leurs récits de chansons. Mais l'histoire ne s'arrête pas là ! Isabelle se lance à la poursuite de ces inconnus familiers jusqu'à les retrouver. Au final, un objet hybride : des images, une enquête, un roman, de la musique... Bref, un beau geste & des « *gens dans l'enveloppe* » !



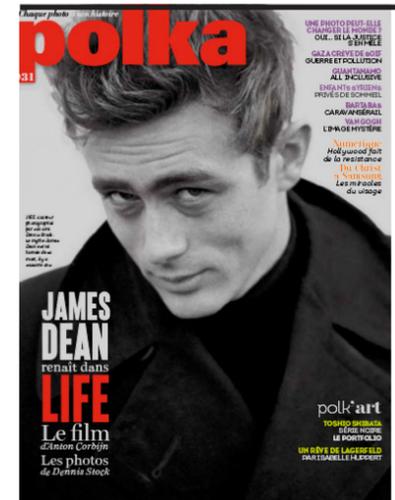
CYRIL TRIPPE SUR :

► **Mama Shelter**, Bordeaux. Terrasse boisée au-dessus du monde, long comptoir lumineux, chambres colorées et miroirs griffonnés entre Superman et Batman. J'aime l'esprit libre de ce lieu élégant.

[19 Rue Poquelin Molière, Bordeaux www.mamashelter.com](https://www.mamashelter.com)



► **Polka**. Quand le photojournalisme trouve sa « bible » et que toutes les expressions photographiques trouvent leur credo, Polka, créé par Alain Genestar, s'impose comme une référence. Une référence sans déférence. Une référence en différence. J'aime ! J'aime ! J'aime !



ANNABELLE TRIPPE SUR :

► Quel plus beau cadeau qu'un album collector pour les 70 ans de Wim Wenders ? **Driven By Music – Honoring Wim's 70th Birthday** : une compilation comptant pas moins de 36 musiciens amis du réalisateur, dont les films se racontent par une étonnante alchimie entre image et musique. Je reste fascinée par *Jusqu'au bout du monde*, sorti en 1991, et sa B.O. est pour moi une merveille dont je ne me lasse toujours pas. Nick Cave, Lou Reed, The Eels, U2... Je ne résiste pas à la tentation !



Edition limitée à seulement 5000 albums, édition vinyle triple LP.
Pré-vente : www.wim-wenders.com

YANN-MAËL TRIPPE SUR :

► **La baignade à poil**, parce que j'aime me mettre nu en pleine nature. Mais je suis pudique, alors il faut faire vite, à poil et sous l'eau ! En espérant que personne ne passe dans le coin à ce moment-là.

Je guette alors le moindre craquement de branche, je me retourne trois fois avant de retirer le dernier élément qui me protège du regard des autres. Mais une fois dans l'eau, c'est bon... si elle est sombre ! Même scène pour ressortir, un regard à droite, un à gauche et c'est parti, course jusqu'à la serviette. Expérience réussie dans le gave de Pau au cirque de Gavarnie et sur l'Aveyron à Saint Antonin noble val.

VÉRONIQUE Z. TRIPPE SUR :



► **La fleur du bougainvillier**, des petites fleurs blanches dans une fleur rose vif, c'est généreux.

► **Son cadet** qui, la veille de la rentrée, explique qu'il n'est pas prêt pour le CP car il ne se souvient plus comment ça s'écrit mercredi. Le lendemain matin, il refuse de mettre un tee-shirt et réclame désespérément "une chemise à élastique" (un protège document...)



► **Les modestes propositions** pour remédier à la trop forte croissance de la population mondiale de la compagnie du Détour. Si ses solutions ne sauvent pas le monde (quoique pourquoi pas ?), ce spectacle burlesque hilarant fait un bien fou (en tournée 2015/2016).

FACES B



CONTACT
courrier@facesb.fr

.....
RETROUVEZ-NOUS SUR :



FACEBOOK

www.facebook.com/FACESB.lemag

←
En un clic !



TWITTER
@FacesBmag

PARUTION DU NUMÉRO 13 :
HIVER // FÉVRIER 2016

WWW.FACESB.FR